

Technical and Bibliographic Notes / Notés techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
 Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5^{ÈME} ANNÉE, N° 239 — SAMEDI, 1^{ER} DÉCEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
 BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - 5 cents
 Tarif special pour annonces à long terme

HAUTEUR DE LA TOUR

EIFFEL 1,000 PIEDS

4^e étage. — Hauteur..... 984 pieds.
 Poids..... 15,453,540 l

3^e étage. — Hauteur..... 863 P^{ieds}.
 Poids..... 4,368,786 l

2^e étage. — Hauteur..... 377 pieds
 Poids..... 8,880,021 l

Dôme des Invalides à Paris..... 344 pieds
 Statue de la Liberté à New-York..... 305 pieds

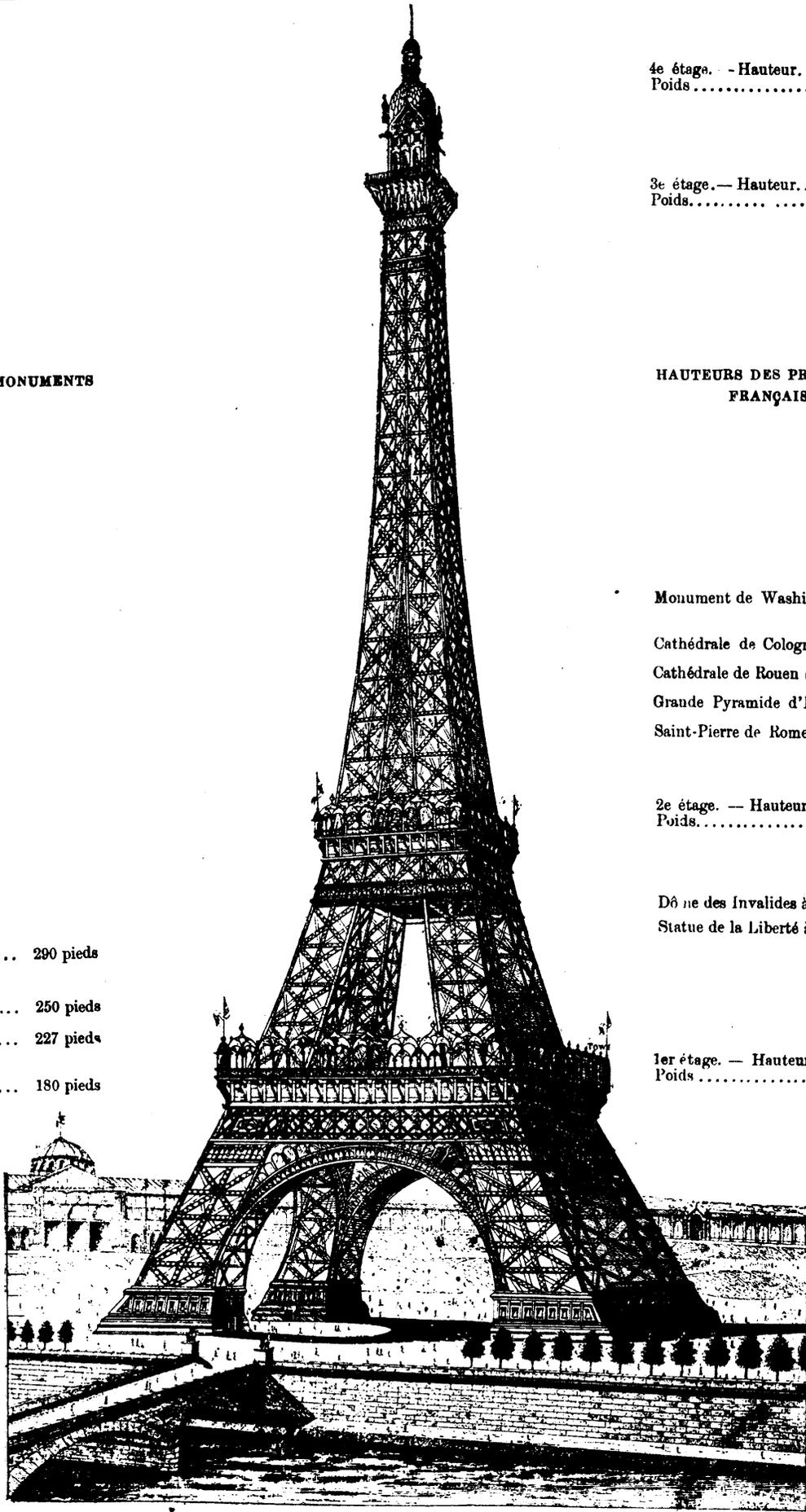
1^{er} étage. — Hauteur..... 184 pieds
 Poids..... 6,622,517 l

HAUTEURS DES PRINCIPAUX MONUMENTS DU CANADA

- Eglise Saint-Jacques de Montréal..... 290 pieds
- Dôme de la Cathédrale de Montréal... 250 pieds
- Notre-Dame de Montréal..... 227 pieds
- L'Université-Laval de Québec..... 180 pieds
- Eglise St-J.-Bte, Québec, 140 pds.
- Marché Bonsecours, Montréal, 130
- La Basilique de Québec, 116 pieds
- Banque de Montréal..... 70 pieds

HAUTEURS DES PRINCIPAUX MONUMENTS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

- Mouument de Washington..... 555 pieds
- Cathédrale de Cologne..... 510 pieds
- Cathédrale de Rouen (France)..... 492 pieds
- Graude Pyramide d'Égypte..... 460 pieds
- Saint-Pierre de Rome..... 443 pieds



LA TOUR EIFFEL

DEVANT RESTER COMME SOUVENIR DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889, À PARIS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 1^{ER} DÉCEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par G. Désaulniers.—Une invasion française en Angleterre, par L. Gougeon.—La Trappe, par Gaston P. Labat.—Notre-Dame du Rosaire.—Les voyages de noces.—La Tour Eiffel, par P. Colonner.—La Société St-Pierre.—Le sourire de la mort.—Usages et coutumes.—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Le Guet-Apens (suite)

GRAVURES : La Tour Eiffel.—Notre-Dame du Rosaire.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-SIXIÈME TIRAGE

Le cinquante-sixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Novembre), aura lieu SAMEDI, le 1^{ER} DÉCEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Mon ami Ledieu est en route pour le Canada, sa patrie d'adoption, comme il se plaît à le dire. Il revient après un voyage de trois mois en France; cette belle France que nous aimons avec toute l'ardeur dont nous sommes capables, et dont il ne peut parler sans une profonde émotion.

Depuis bien longtemps ce rêve d'un voyage à Arras, où demeure sa mère, le travaillait, et ce n'est que l'été dernier qu'il put enfin réaliser ses douces espérances.

Je lui souhaite la bienvenue à l'occasion de son retour au milieu de nous, et je ne doute pas qu'il fasse aux lecteurs de ses charmantes chroniques le récit détaillé de son pèlerinage.

Sous sa plume fine et alerte, ses notes de voyages, données en guise de causerie intime, auront un puissant intérêt. Car je connais Ledieu et je suis convaincu qu'il rapporte de France un gentil mémoire, fruit de ses diverses observations.

En attendant, c'est moi qui fais la causette à sa place, car il ne faut toujours pas demander la régularité à un touriste, et je serai le dernier à lui jeter la pierre.

** Les vieilles coutumes ne meurent pas, au contraire, elles ont un regain de vitalité. Chez nos bonnes populations des campagnes, elles sont aussi observées qu'au premier jour. Dimanche Jer-

nier encore, j'ai eu l'occasion de constater que la Sainte-Catherine ne passe pas inaperçue.

Devant un bon feu de cheminée, où la vieille marmite débordait de bouillons d'or et jetais dans l'appartement la bonne odeur de sirop cuit, je m'en suis donné à mon aise.

Autour de moi, les joyeux couples se livraient à un massacre en règle de noix longues, et quand la tire fut tirée plus d'une coquette en profita pour montrer ses jolies dents.

C'est une manière comme une autre de faire double moisson, et je me suis laissé dire que dans les trois mois qui suivaient le 25 novembre, le prône de monsieur le curé était chargé outre mesure.

** J'ai reçu la semaine dernière un exemplaire de l'ouvrage de M. P. B. Migneault, le *Manuel du droit Parlementaire*. Un journal de cette ville en donne l'appréciation suivante :

Il existe peu d'ouvrages sur le droit constitutionnel dans notre littérature nationale. M. de Montigny a publié un *Catéchisme politique* et M. Joseph Doutre a écrit, dans la langue anglaise, une étude fort complète sur la constitution du Canada. Les études de M. Lareau sur l'histoire du droit canadien se rattachent par certains côtés au droit constitutionnel. Naturellement, en tête de tous ces ouvrages se placent les œuvres de Todd et de Bourinot qui ont traité ces questions en maîtres. M. Mignault devait naturellement marcher sur leurs traces, suivre le sentier ouvert. Son livre reproduit et résume la doctrine de deux écrivains distingués. Il a divisé son sujet en trois parties : la constitution anglaise, la constitution canadienne, la procédure parlementaire. Dans un chapitre supplémentaire on trouve une étude succincte de la constitution des Etats-Unis.

Nous ne sommes pas prêt à dire que l'œuvre est originale. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir fait passer dans la langue française les notions de droit constitutionnel et parlementaire qui ont été exposées si lucidement par Erskinen May, Alpheus Todd et Bourinot. Nous sommes persuadé que le livre de Mignault rendra des services signalés aux publicistes et aux hommes politiques; c'est déjà beaucoup.

Nous devons ajouter qu'au point de vue de l'exécution typographique, du papier et de la reliure, cet ouvrage fait le plus grand honneur à l'habileté de l'éditeur M. A. l'Ériard.

La Librairie de droit et de jurisprudence de Montréal a déjà produit une foule d'ouvrages remarquables sous tous les rapports et sa dernière production, le manuel de M. Mignault, prouve que M. l'Ériard ne s'arrête pas à un premier succès mais tient encore à continuer dans la voie du progrès. Sous tous les rapports cet ouvrage est parfaitement réussi et ferait honneur à un éditeur de New-York, de Londres ou de Paris.

J'ajouterai à cet aperçu, en recommandant à tous les jeunes gens de se procurer, le plus tôt possible, un ouvrage d'une aussi grande utilité. M. Migneault a un peu négligé la forme pour le fond et les puristes lui en garderont peut-être rancune, mais moi je ne me sens pas le courage de lui en faire un grand reproche. Le sujet était sec mais n'a pas été traité trop sèchement. L'auteur dont le talent d'écrivain est reconnu n'a pas tant voulu donner un idée de ses ressources comme styliste, que de faire une œuvre bonne et pratique. Et je l'en félicite.

** On commence déjà à se préparer pour les prochaines élections municipales. Attendons-nous à voir nos murs maculés, d'ici-là, de boniments électoraux et de réclames tapageuses.

Je me demande pourquoi nous ne calquons pas nos procédures sur celles de Pompéi, la vieille cité romaine, qui dort sous les cendres depuis plusieurs siècles.

La rivale d'Herculanum cachait dans les couches profondes de ses débris un fier système qui heureusement, lors des récentes fouilles, a été mis au jour.

A Pompéi, il y avait des élections municipales; mais il n'y avait pas alors de candidatures suscitées par des coteries politiques, et pas n'était besoin de mentir au peuple cinq mois à l'avance et de formuler des déclarations que l'on disait éternelles, jusqu'au lendemain de la votation.

Les aspirants aux fonctions publiques ne se recommandaient aux suffrages de leurs concitoyens que par un simple exposé de leurs qualités morales ou professionnelles. Un bulletin répandu dans le quartier disait : "Carinthus, rue du Curriculum, est un honnête homme, bon citoyen, bon voisin, bon père de famille." Sur un autre, le candidat s'adressait directement au peuple : "Concitoyens, Je suis boulanger de mon état et ne fais que du bon pain. Demandez à mes pratiques et nommez-moi édile."

C'est dommage que notre société ne soit pas imbue de ces bonnes mœurs. Je doute fort que les travaux exécutés à Pompéi nous révèlent un

jour que ses édiles ont subi un procès sur une accusation de *boodlage*.

Je frémis quand je pense à ce qu'un jour nos descendants—dans l'éventualité que Montréal subirait le sort de la victime du Vésuve—penseraient de nous, si les manifestes électoraux de l'échevin*** passaient à la postérité.

Ce serait affreux.

** A propos de la visite des dames de la halle à l'Élysée, le *Petit Parisien* rappelle à ce sujet une leçon de grammaire que l'une d'elles donna à l'Académie Française.

"On préparait une nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie, et il s'agissait de différencier ces deux locutions : *de suite, tout de suite*. Personne n'était d'accord, et les académiciens allaient se prendre au peu de cheveux qui leur restait, quand le poète Népomucème Lemercier proposa, pour mettre tout le monde d'accord d'aller déjeuner dans un cabaret des halles. On mangerait des huitres, et on trancherait la question au dessert.

"Accepté," répondit Nodier. Et voilà nos académiciens qui s'acheminent au Marché des Innocents. Parseval-Grandmaison, qui était l'ordonnateur du festin, s'adressa à une écaillère.

"—Ouvrez-nous *de suite*, lui dit-il, quarante douzaines d'huitres et apportez-les-nous *tout de suite*."

"—Mais, monsieur, répondit l'écaillère, si vous voulez que je les ouvre *de suite*, je ne peux pas vous les servir *tout de suite*."

Nos académiciens se regardèrent étonnés : le problème grammatical était résolu. Et c'est ainsi qu'une dame des Halles collabora au dictionnaire des Quarante. L'Académie n'en est pas plus fière pour cela ni la Halle."

** Le mot de la fin m'est fourni par un enfant terrible.

—Comment fait ciel au pluriel? demandait un père à son fils âgé de six ans.

—Ciel? ça fait cieux.

—Très bien. Souviens-toi toujours des principes de la grammaire, c'est là l'essentiel.

—Oh! papa, alors tu les as donc oubliés, puisque tu dis *les cent ciel*, c'est les cent cieux.

Gougeon Désaulniers

UNE INVASION FRANÇAISE EN ANGLETERRE

ANGLETERRE, tranquille du côté des nations de l'Europe par son isolement, a pu travailler à se rendre forte sur les mers.

Quel peuple oserait venir l'attaquer? N'a-t-elle pas eu et n'a-t-elle pas encore, pour lui barrer passage, des flottes formidables? N'a-t-elle pas, pour empêcher l'abord de son territoire, la terrible défense de ses côtes? Tandis qu'un petit nombre relatif d'ennemis pourrait débarquer, à supposer ses vaisseaux détruits, n'aurait-elle pas derrière ses murailles la levée de tout un peuple?

Pour se protéger, elle a de plus son tempérament calculateur, et sa politique astucieuse, par laquelle elle trouve aisément des alliés qui combattent pour ses intérêts sans que souvent elle n'y prenne aucune part. Mais elle compte particulièrement sur les animosités des peuples de l'Europe qui, en temps de paix, se font échec et en temps de guerre s'affaiblissent, se détruisent les uns les autres et lui permettent ainsi de vivre en sécurité.

Cependant la France, voisine de l'Angleterre, en aurait fait vite bon marché, si elle n'eût eu tant de fois contre elle toutes les nations de l'Europe; et l'histoire prouve que c'est quand elle se battait sur le continent que l'Angleterre tombait sur ses colonies.

Si la France eût dirigé seulement vers le commerce et l'extension des colonies son activité, qui est dix fois plus grande que celle des autres, son activité brûlante qu'elle dépense en une mesure prodigieuse dans des guerres effroyables sur terre,

nul doute qu'elle n'eût progressé plus rapidement que l'Angleterre sur mer. Imaginez-vous donc l'activité française tournée vers le même but que les Anglais, quels ne seraient pas alors le nombre et la force de ses navires ! Et son ardeur guerrière, occupée sur l'Océan, qui pourrait lui résister ? Et cette ambition native, puisée dans l'idée de sa supériorité réelle, qui s'élève et s'engouffre pour se relever encore dans le foyer incandescent de l'Europe, cette ambition, dis-je, ne l'aurait-elle pas rendu maîtresse de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique ?

Ne pourrait-on pas le croire, puisque malgré tout la France eut un jour l'empire des mers ? Les Indes, l'Amérique du Nord furent autrefois en son pouvoir ; et ces pays ont prouvé, par la résistance héroïque d'une poignée d'hommes, qu'ils ne seraient jamais passés aux Anglais si contre le peuple anglais tout entier le peuple français tout entier eût combattu,

Encore de nos jours, après le désastre de 1870, la France, avec une armée de terre, n'a-t-elle pas une flotte qui fait trembler l'Anglais ? Malgré sa perspective sans fin de guerres sur le continent, ne fait-elle pas entendre sur les mers une voix magistrale ?

C'est au milieu des menaces qui lui arrivaient de toutes parts qu'elle marcha droit vers un plein succès en Tunisie, à Madagascar, au Tonquin. Et naguère encore, n'a-t-elle pas signifié aux Anglais de sortir de l'Égypte ?

Oui, la France, loin d'être épuisée par le travail immense de l'organisation de son armée, sait créer des ressources pour se faire une flotte à effrayer l'Angleterre, qui fonde la sienne depuis des siècles.

Aussi, une invasion française en Angleterre ne serait pas impossible.

Et pour cause, l'Anglais a tellement peur du Français qu'il ne veut pas même d'un tunnel sous la Manche.

Non seulement les paysans, les propriétaires, les marchands, mais surtout les militaires n'en veulent pas.

Ils ont trouvé que le danger était assez grand pour surpasser la honte de la peur.

On prend donc toutes les précautions. On ne néglige aucunes mesures, même la plus petite.

Il serait maintenant curieux de connaître le résultat d'un combat naval entre la France et l'Angleterre. Les tempêtes, qui ont joué autrefois un grand rôle, ne pourraient peut-être pas aujourd'hui repousser aussi bien les nouveaux navires de guerre des côtes d'Albion. Elles ne pourraient peut-être pas trop endommager une Armada moderne ; et elles enlèveraient par là aux Anglais un secours qui a plusieurs fois sauvé l'île privilégiée.

Il paraîtrait que le bombardement de Foot-Chow a ouvert les yeux : on a dit que si la guerre eût éclaté entre la France et l'Angleterre, cette dernière aurait eu son pendant de 1870. Aussi, dans sa prudence, Albion se fait douce, douce, et cède presque toujours à la France. N'osant pas trop parler, elle attend les éventualités, une autre guerre européenne où elle puisse profiter des ruines et venir, aidée de la perfidie, se jeter avec des troupes fraîches et des alliés, comme à Waterloo, sur des soldats harassés, couverts de la poudre de cent combats, voler leurs lauriers et crier : Victoire !

L. Gougeon

LA TRAPPE

EST l'attrappe que je devrais dire. Le récit suivant le prouve. Chaque être, ici-bas, a des moments de découragement, de défaillance. Quelques-uns se suicident : c'est lâche ! D'autres se lancent dans le bruit, le tapage, l'ivresse : c'est bête ! Les mieux équilibrés les supportent stoïquement, philosophiquement, religieusement : c'est noble !...

Donc, un jour, moi qui avais eu ma bête noire sous la forme d'une apparition de dix-huit ans,

blonde, aux doigts roses et aux yeux bleus, je me rendis de pleine volonté chez les Trappistes, résolu de m'y ensevelir pour oublier...

Je fus reçu portes et cœurs ouverts. Comme essai et pour éprouver mon inébranlable résolution, on m'installa à l'hôtellerie. L'hôtellerie, lecteurs, c'est l'anti-chambre de la Trappe, tout comme le firmament est l'anti-chambre du Ciel. C'est là qu'on reçoit les visiteurs, désireux, soit de visiter le couvent, soit de se reposer quelques jours des fatigues du monde, soit de réfléchir avant de franchir la porte de ce sépulcre vivant qu'éclaire toujours la lumière de la divine espérance.

Le trappiste, qui me servait de *socius*—on l'appelle l'ange-gardien du visiteur—était un ancien officier de l'armée française, couvert de gloire militaire, d'honneur et de fortune, qu'il avait laissés à la porte.

Je l'ai su depuis. Le premier jour il me donna tous les renseignements voulus en me servant mes repas.

Par ces manières distinguées, il me semblait être servi par un échanton royal, car on a beau être trappistes on ne peut toujours se dépouiller du vernis de sa naissance. Le premier jour, il me servit un repas fort respectable, accompagné de lait et d'eau. Ne pouvant digérer le lait et ayant en horreur l'eau, ce liquide qui rend les hommes si méchants, je m'abstins de tout breuvage. Le second jour, il me donna du café, ne comprenant le café qu'après un bon repas, surtout quand il est aromatisé d'une forte goutte de cognac, je ne bus encore rien. Le troisième jour, il me servit une bouteille de vin, ma figure rubicondait. Je la bus toute.

—C'est du Clos Vougeot de 1865, lui demandai-je.

—Non, mon frère, me répondit-il, mais vous en trouverez chez Paul Brébant 1er à Paris. Et comprenant par ce charitable et sage avis que je n'avais pas la vocation, je quittai cette pieuse et sainte hospitalité pour m'en venir ici.

GASTON P. LABAT.

Citadelle de Québec, novembre 1888.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

(Voir gravure)

EST dans la province de Languedoc, après la célèbre bataille du 12 septembre 1213, où le comte de Montfort, secondé par les prières de saint Dominique, mit en déroute les Albigeois, que fut fondé par le grand religieux la dévotion du Saint Rosaire en l'honneur des quinze principaux mystères du Sauveur et de sa divine Mère.

Rosaire veut dire couronne de roses, peut-être parce que dans l'origine, c'était des chapelets de roses que les fidèles égrénaient sous leurs doigts. Cette dévotion, en renouvelant la foi, produisit des effets miraculeux. Pie V institua la fête du Rosaire. Grégoire XIII, après la victoire de Lépende en 1570, attribuée à cette association de prière, rendit la fête obligatoire et la fixa au premier dimanche d'octobre.

C'est à l'exemple de ces grands papes que Léon XIII vient d'instituer le mois du Saint-Rosaire, afin de gagner encore une éclatante victoire sur les ennemis de la religion.

LA TOUR EIFFEL

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'article de fond, que nous commençons à publier aujourd'hui, intitulée : *La tour Eiffel*. LE MONDE ILLUSTRÉ est le seul journal du Canada qui ait donné jusqu'à ce jour une relation aussi intéressante et aussi complète sur ce sujet.

Cette causerie, à la portée de tout le monde, fera connaître dans ses plus petits détails ce monument, l'un des plus étonnants que les hommes aient jamais élevé, et on y trouvera une foule de renseignements curieux sur sa construction.

Grands et petits y trouveront, avec un délassément instructif, de quoi satisfaire leur curiosité sur la manière dont on a réussi à élever cette tour prodigieuse qui a eu son retentissement dans le monde entier.

LES VOYAGES DE NOCES

EST-ON jamais demandé d'où venait cette coutume des voyages de noces, d'après laquelle, dès la fin de la cérémonie qui unit deux fiancés, une voiture les conduit au chemin de fer, où ils prennent l'express pour le Niagara ou Washington, ou, si c'est en Europe, pour l'Italie, la Suisse ou ailleurs, plantant là, sans aucune espèce de vergogne, les paps, les mamans et les invités ?

Le "voyage de noces" ne serait tout simplement qu'une image de la façon, dont chez les peuples primitifs, on contractait, on contracte encore, chez d'aucuns, mariage, c'est-à-dire par le rapt simulé de la future.

En effet, on trouve un peu partout des exemples de cette pratique, qui pose, pour l'époux, l'obligation de s'emparer de vive force de sa future compagne, de la soustraire violemment à sa famille et à toutes ses anciennes affections.

Et voici de nombreux faits à l'appui de ces dires.

Entre Java et la Nouvelle-Guinée, se trouve une île, Bali, où l'amant guette sa "promise" au passage, l'étourdit en la frappant d'un coup de pelle ou de bâton, et s'enfuit en l'emportant dans la forêt pour consommer le mariage.

Le major Campbell raconte que, dans les Kouds d'Orisa, où il vécut longtemps, il entendit, un jour, un bruit alarmant. Craignant quelque querelle entre soldats et indigènes, il se dirigea vers l'endroit d'où partait le bruit, et arriva juste pour apercevoir un homme portant sur ses épaules un pesant fardeau, escorté d'une trentaine de jeunes gens tenant tête à une multitude de femmes qui les attaquaient à coups de pierres et les accablaient d'injures ; c'était un nouvel époux enlevant sa légitime.

La même coutume a été observée par sir M. Elliot et M. Ealtan dans l'Inde centrale.

Le docteur Bell dit que chez les Kalmoucks, après qu'a été débattu et accepté le prix de la fiancée, le mari aidé d'amis enlève la fille ; les habitants du camp opposent un semblant de résistance, qui se termine par une série de réjouissances où l'on fête la facile victoire de l'époux.

Chez les Mogols, quand une union a été décidée, la fille intéressée se cache dans la maison de ses parents, le futur et ses amis se mettent à sa recherche et, quand ils l'ont trouvée, l'enlèvent de force.

Au Groënland, le futur charge trois ou quatre vieilles femmes de la capture de sa fiancée, et celle-ci serait déclarée impudique si l'enlèvement ne présentait pas d'apparents caractères de violence.

En Circassie, on célèbre le mariage par un festin au milieu duquel le futur s'élançait dans la salle, suivi de quelques robustes compagnons qui l'aident à s'emparer violemment de la mariée. Cela, seul, donne au mariage un caractère de validité.

Ces pratiques constituent ce que sir John Lubbock appelle dans ses *Origines de la civilisation*, le "mariage par capture."

Effectivement, cette façon de procéder au mariage est très répandue et prévaut en Australie, chez les Malais, dans l'Indoustan, dans l'Asie Centrale, en Sibérie, chez les Esquimaux, chez les Peaux Rouges, de l'Amérique septentrionale, parmi les aborigènes du Brésil, dans la Terre de feu, en Polynésie, en Circassie et jusque sur les confins de l'Europe.

Cette coutume est, d'ailleurs, très ancienne, et consignée dans les œuvres de Plutarque et d'Hérodote. Les Grecs et les Romains la pratiquaient d'une manière régulière, à titre de simulacre, s'entend.

On peut donc dire qu'un tel usage, si bizarre, si original et si généralement suivi par les gens à qui leurs moyens permettent de se payer un voyage, circulaire ou autre, est un vestige de coutumes antiques qui se sont perpétuées jusqu'à nous, et que le "voyage de noces" est tout simplement une réminiscence, une figuration du "mariage par capture" manière aussi originale que mouvementée de prendre femme.

LÉON B...



NOTRE-DAME DU ROSAIRE. — TABLEAU DE M. FÉLIX VILLI

LA TOUR EIFFEL

E vous avais promis, mes amis, de vous entretenir un jour de la tour de mille pieds, qu'on construit actuellement à Paris, pour l'exposition de l'année prochaine. Si vous le voulez bien, nous allons en causer ensemble, et je m'efforcerai de parler sur cet intéressant sujet de façon à être compris de tous ceux qui liront cette causerie.

Vous savez tous que l'année prochaine, la France réunit autour d'elle, à Paris, tous les peuples dans une exposition universelle grandiose, et dans des fêtes magnifiques comme le monde n'en a encore jamais vues. Aussi, depuis deux ans, nuit et jour, les organisateurs, les savants, les architectes, les artistes, conduisant une armée de plusieurs milliers d'ouvriers, travaillent sans relâche à construire, sur l'immense Champ de Mars de Paris, les palais les plus gigantesques que les hommes aient peut-être encore élevés, et où ils rassembleront toutes les merveilles que la science, les arts, l'industrie, en un mot le génie humain a créées.



Fig. 1.—La chantier du 1er étage. Un des piliers continue son chemin en l'air. A droite la machine à vapeur qui monte les pièces de fer

palais de l'exposition, enfin les monuments les plus élevés du grand Paris, s'élançait vers les nuages qu'elle percera bientôt de sa vertigineuse coupole dorée, sans s'occuper autrement des vains bruits de la terre !

Cependant, comme il faut donner justice à tout le monde, nous allons examiner ce qu'il y avait de sérieux dans les attaques dirigées contre la tour.

D'abord le vent ; c'est ce qu'on a le plus prêché contre elle. Voici ce qu'il en est. La science moderne a pu calculer exactement la pression que le vent exerce sur une surface quelconque, une maison, un échafaudage élevé, etc., eh bien, la tour Eiffel pourrait supporter une tempête assez violente pour lui faire subir une pression de 800 livres par 3 pieds carrés, soit environ 6 millions et demi de livres pour le monument tout entier ! Or, toutes les tempêtes observées par les savants, à Paris, n'ont jamais dépassé une pression de 300 livres par 3 pieds carrés. C'est à dire que la tour pourrait supporter un ouragan plus de deux fois plus terrible que tous ceux qui ont soufflé en France. Comme vous le voyez, il est donc absurde de supposer qu'une semblable tempête soufflera jamais sur Paris ; et encore, admettons qu'un jour il en survienne une pareille ; savez-vous ce qui arriverait ? Toute la ville de Paris serait bouleversée, ses monuments détruits, et la tour Eiffel demeurerait encore debout après la tour-

Or, à l'entrée des terrains de l'exposition et auxquels elle servira d'entrée magnifique et triomphale, s'élèvera jusque dans les nuages une tour entièrement en fer, de mille pieds de hauteur. (Excusez du peu !) C'est elle dont je veux vous parler aujourd'hui. Vous pouvez vous donner une petite idée du monument en regardant les gravures que *Le Monde Illustré* vous met sous les yeux cette semaine.

Elever un édifice de cette taille n'était pas une bagatelle. Il faut d'abord vous dire que certains architectes et artistes ont fait tout leur possible pour empêcher qu'elle fût construite. Ils prétendaient que cette énorme construction serait laide, que ce ne serait qu'un échafaudage disgracieux, etc. D'autres, des jaloux probablement, et qui avaient vu leurs plans repoussés pour celui-là, organisèrent une cabale, écrivirent dans les journaux et voulurent persuader au peuple que M. Eiffel, l'ingénieur de la tour, ne pourrait jamais la faire, que le vent, un jour de tempête, la jetterait par terre, que le tonnerre l'écraserait dans un écroulement épouvantable ; j'ai même sous les yeux un article de journal où il est dit que : "L'on n'arriverait même pas au 1er étage," etc., etc.

Eh bien ! mes amis, si vous voulez me croire, il ne faut pas toujours se mettre du côté de ceux qui *crient le plus fort*, il est plus sage d'examiner les œuvres de ceux qui *travaillent le plus fort*. En effet, tandis que tous ces petits critiques et ces écrivains mesquins et parfois ignorants se démenaient de leur mieux pour empêcher qu'on admirât la tour, celle-ci, comme un géant qui n'a rien à craindre et qui méprise les fourmis qui s'attachent à ses pieds, la tour, dis-je, élevait sa silhouette colossale dans le ciel bleu, et, dépassant bientôt les simples maisons, puis les plus hautes, puis les

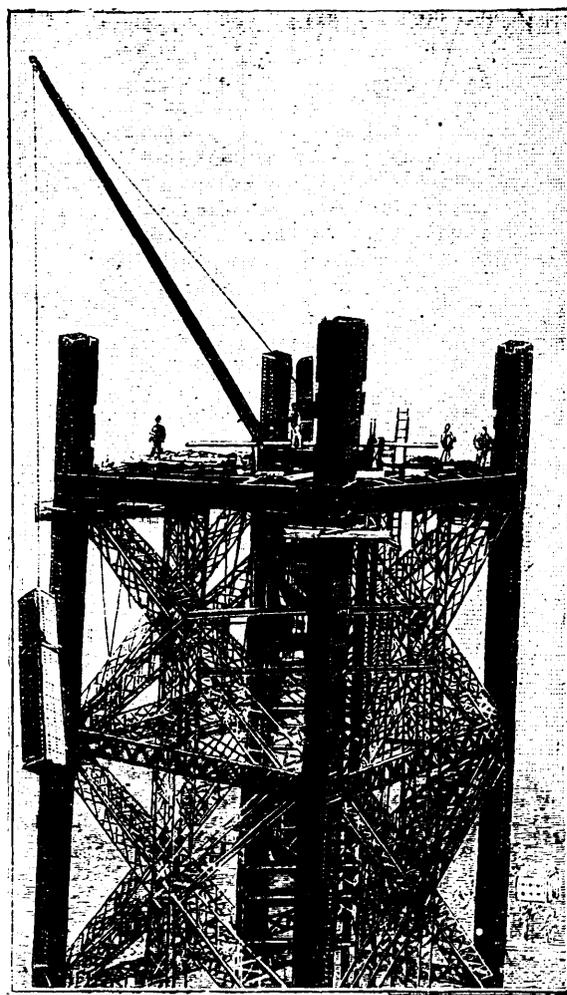


Fig. 2.—Par-dessus le deuxième étage. Vue du sommet d'un des piliers sur le point de rejoindre les autres

mente, victorieuse de cet ouragan effroyable ! Vous voyez donc qu'il n'y a rien à craindre de ce côté là. Naturellement, pendant un vent violent, il y aura un petit balancement de cinq ou six pouces au sommet, mais, en raison de la grande hauteur du monument, il se produira assez lentement et sans secousse de nature à ébranler l'édifice.

En second lieu, les ennemis de la tour craignaient bien pour elle le tonnerre ; car, comme vous le savez, les métaux attirent la foudre, par conséquent la tour, qui est entièrement en fer, et qui surtout est si élevée, serait donc, au premier coup d'orage, tordue et foudroyée avec les malheureux qui se trouveraient dedans ! Eh bien, non. Au contraire, des savants ont étudié avec soin la question, et dans chaque pied de la tour se trouvent deux énormes tubes de deux pieds de diamètre, descendant profondément sous terre et renfermant des tiges de cuivre qui communiqueront avec le paratonnerre de la tour. De cette façon, loin d'être un danger pour le quartier de Paris qui l'environne, elle sera changée en un immense paratonnerre qui la protégera, au contraire, des éclats de l'orage. Bien plus, pendant les plus forts coups de foudre, on pourra se mettre à l'abri dans la tour et même, pour ceux qui sont avides d'émotions, se donner le plaisir d'aller entendre le tonnerre de près sans craindre sa colère ! Ainsi donc, plus de danger encore de ce côté là.

Mais, voilà bien une autre histoire ; et le vertige ! où allait-on trouver des ouvriers assez hardis, assez fous pour aller travailler à 500, 600, 700 pieds, et plus haut encore ? Est-ce que, rendus à une certaine hauteur, le vertige, cette subite maladie qui surprend les plus courageux, n'allaient pas les saisir soudain, et, les entraînant dans le vide effroyable ouvert sous eux, semer de leurs corps affreusement mutilés le pied de la tour fatale ? Oui, ceci était à craindre, et bien d'autres choses encore, mais croyez-vous que l'ingénieur n'avait pas songé à tout cela ? Je vous montrerai tout à l'heure ses travaux minutieux, et vous en serez émerveillés. M. Eiffel donc, pour prévenir ce funeste vertige, a imaginé un immense plancher avec balustrade à hauteur d'homme, de 50 pieds de côté, sur lequel les ouvriers travaillent et qui, une fois fait, par un mécanisme ingénieux, monte en même temps que la tour s'élève. De cette façon, les ouvriers travaillent aussi tranquillement que vous et moi dans notre chambre, sans rien apercevoir au-dessous d'eux, et sans avoir besoin d'aller à 50 pieds de leur ouvrage voir s'il y a moyen de tomber ! Vous voyez que tout a été sagement calculé et que les précautions les plus minutieuses ont été prises pour sauvegarder la vie des ouvriers.

Quant à la beauté de la tour qui a été si critiquée, chacun est libre d'en penser ce qu'il voudra ; quant à moi, je ne vois pas pourquoi j'aurais honte de dire que je la trouve belle. Si M. Eiffel l'eût faite ronde, les difficiles, comme il s'en rencontre toujours, l'auraient voulue carrée ; il l'a faite carrée, ils la veulent autrement. S'il l'eût faite moins large de la base, on aurait crié au tuyau de cheminée ; il a fait sagement la base très large, on y trouve à redire, etc. Et puis, enfin, il ne faut pas se figurer que c'est par caprice que la tour est ainsi faite ! Sa forme est telle que si on l'étudie avec soin du haut en bas, on voit que tout l'effort du vent, qu'il vienne de n'importe quel point de l'horizon, passe par le centre de gravité du monument, et c'est pour cela qu'il est inébranlable. Enfin, les matériaux qui la composent demandent absolument cette forme. Vous entendez les mêmes critiques qui crient contre la tour chanter dans toutes les trompettes du monde la beauté des pyramides. Oh ! mais ils en sont émerveillés ! moi aussi ; mais, je vous le demande, qu'est-ce que les pyramides sinon des pierres énormes grimpées les unes sur les autres à force de bras, et ne présentant aucun aspect artistique. Au contraire, elles sont écrasées sur leur base, qui est double de leur hauteur. Cependant, ce sont des merveilles : pourquoi ? Parce qu'on se sent en présence d'un grand effort du génie de l'homme qui, si faible et si petit, a mené à bonne fin cette colossale entreprise. Il en sera de même pour la tour Eiffel qui est le monument le plus élevé que les hommes aient construit depuis le commencement du monde.

Je dirai plus : les pyramides ne sont que le fruit de la force brutale de l'homme, la tour de 300 mètres est le résultat de sa force intellectuelle. En effet, il y a à peine vingt ans, on n'aurait pas pu entreprendre à coup sûr un semblable édifice : les calculs mathématiques n'étaient pas poussés assez loin et avec une précision assez rigoureuse. N'est-ce rien pour la gloire de Paris que de voir le chef-d'œuvre de la science mathématique et métallurgique moderne élevé dans ses murs ?

Et puis, quels spectacles du haut de cette tour merveilleuse, où on aura un panorama de soixante milles ; et même avec des lunettes on pourra voir jusqu'à près de cent milles. La nuit, quelle admirable féerie que de contempler ce que les aéronautes seuls ont vu jusqu'ici, le grand Paris inondé de ces milliers de becs de gaz et de lumières électriques, s'étendant dans la nuit comme une immense tache de lumière dans cet océan d'obscurité répandu tout autour ! Le jour, ce même Paris, ville géante, avec tous ses monuments, toutes ses gloires, tous ses souvenirs entrevus d'un seul coup d'œil dans un rêve éblouissant ! Qu'y aura-t-il de plus curieux que de monter, après le soleil couché, sur l'observatoire de la coupole, pour y revoir encore ce soleil qui déjà n'éclairera plus Paris ! Et quand la ville sera plongée dans les aveuglants brouillards de l'hiver, ne sera-ce pas merveilleux, en arrivant au

sommet de la tour, de retrouver un ciel sans nuage avec un soleil éclatant, tandis qu'au-dessous, comme dans un gouffre insondable, on verra se perdre le pied de la tour dans le brouillard s'étendant au loin comme une mer de neige sans limite, et cachant Paris tout entier aux yeux du spectateur ! Voyez-vous, le soir d'un grand jour de fête la tour entièrement éclairée, de la base au sommet, des feux brillants de l'électricité et piquant le ciel comme un météore enflammé qu'on apercevra à des centaines de milles plus loin, peut être !

D'un autre côté, si les artistes n'aiment pas la tour, les savants la demandent et l'encouragent ; et en effet, quelles expériences ne se proposent-ils point du haut de cette verticalité comme jamais ils n'en ont eu à leur disposition ! Chute des corps, pesanteur, expériences d'éclairage électrique à différentes hauteurs ; études de météorologie, mesure des brouillards, des vapeurs terrestres, études des nuages qui quelquefois touchent le sommet de la tour ! Étude des courants atmosphériques et électriques pendant le tonnerre. Mais ses applications seront innombrables, et du moment que les savants la demandent, c'est qu'elle sera utile, ce qui est beaucoup, et je crois que les ennemis de la tour n'ont jamais songé qu'à l'agréable, ce qui souvent est bien peu.

En 1870, si Paris a été pris, c'est faute de n'avoir pas pu communiquer régulièrement avec l'armée extérieure : désormais, cet inconvénient disparaît avec la tour Eiffel, qui n'aura pas grand chose à redouter des boulets ennemis, et du haut de laquelle les officiers pourront transmettre et recevoir des signaux d'une distance de cent milles.

C'est la première fois qu'un monument aussi hardi a été présenté aux yeux : il fera le succès de l'exposition dont il sera le principal ornement, et beaucoup de personnes feront le voyage rien que pour voir la tour Eiffel.

On a beaucoup parlé des merveilles des anciens, et des pyramides, et des statues de Memnon, et du colosse de Rhodes, etc. De nos jours, si l'on découvrait dans un coin inexploité du désert un semblable édifice, qui de nous hésiterait à l'appeler une merveille et le classer parmi les plus étonnants travaux des hommes ? Enfin, quand des personnalités comme MM. Berger, Flammarion, Hervé-Mangon, l'amiral Mouchez, Pierre Puiseux, le colonel Perrier et tant d'autres célèbres par leur science ne cachent point leurs sympathies pour la tour, je ne vois pas ce qui pourrait nous retenir de nous ranger de leur côté.

Voilà donc le pour et le contre bien établis. Nous allons passer maintenant, si vous voulez, à l'histoire de la tour, et nous allons la voir construire sous nos yeux sans sortir de chez nous, ce qui est assurément très avantageux, n'en doutez point !

Nous avons donc vu les misères qu'on a voulu lui faire à cette pauvre tour. Cependant, tandis que les journalistes barbouillaient de noir des monceaux de journaux dans lesquels on aurait pu l'envelopper toute entière, M. Eiffel, sûr de lui et appuyé sur son expérience, travaillait sans s'occuper des ignorants qui prétendaient en savoir assez long pour lui prédire d'avance et avec aplomb qu'il n'arriverait jamais à moitié chemin.

Déjà, depuis longtemps, sa maison avait été transformée en une vaste administration, qu'un de mes amis a vue, et dans laquelle étudiaient des savants, des ingénieurs, des calculateurs et des dessinateurs dont le nombre dépasse quarante. Ce serait trop long de vous énumérer les détails de leurs immenses travaux. Je vous dirai seulement que l'édifice ayant été bien déterminé et divisé en vingt-sept parties, chaque partie a été l'objet d'une étude spéciale. Chacune de ces études forme la base de toute une série de dessins géométriques calculés à l'aide des tables de logarithmes.

On ne peut se figurer ce que c'est que ces longs et minutieux calculs. Le nombre des variétés de pièces métalliques qui entrent dans la construction de la tour est de douze mille ; et chaque pièce nécessite un dessin spécial déterminé mathématiquement dans ses plus petits détails. Les études des ingénieurs comprennent au-dessus de cinq cents dessins géométriques et plus de deux

mille cinq cents feuilles de dessin d'atelier ; chaque feuille à plus de trois pieds de côté.

Les pièces de fer comprennent sept millions de trous, qui, mis bout à bout, formeraient un tube de plus de quarante-trois milles de longueur !

Les rivets de la construction sont au nombre de deux millions cinq cents mille et pèsent huit cents cinquante mille livres ! Chaque pièce de fer est ainsi dessinée, tracée, coupée, trouée, vérifiée à l'usine de M. Eiffel, et, lorsqu'elle arrive au Champ-de-Mars, sa place est prête. Ces pièces sont faites si exactement qu'il n'y a pas sur le chantier de machine à percer ; elles doivent concorder assez rigoureusement entre elles pour qu'on n'ait pas besoin de les retoucher. Jamais encore on n'avait vu une pareille harmonie entre le savant et l'ouvrier.

J. Colomieu

(La fin au prochain numéro)

LA SOIRÉE DE L'UNION SAINT-PIERRE

Cette soirée, qui aura lieu dans la salle du *Queen's Hall*, lundi prochain, promet d'être un grand succès, si nous en jugeons par le nombre de sièges déjà retenus. Pour cette occasion on s'est procuré les services des meilleurs amateurs de Montréal.

En outre de deux magnifiques comédies interprétées par Mesdames Larcher, et Ravaux, Mlle Bisson, et MM. Charles et Louis Labelle et R. Ravaux, le public aura le plaisir d'entendre M. A. McGown réciter *Vive la France*, de L. H. Fréchette.

MM. A. Contant, Ed. LeBel, T. Trudel, E. Duquette, R. Ravaux et les Montagnards de Montréal se chargent de la partie musicale.

L'Union Saint-Pierre a toujours su bien faire les choses et, en choisissant les amateurs ci-dessus pour sa dixième soirée annuelle, elle montre qu'elle veut continuer à donner au public l'une des plus belles soirées de la saison. Donc, que l'on se rende en foule au *Queen's Hall* lundi prochain.

La haine.—Ceux qui aiment à se livrer pleinement et en toute liberté de conscience à la haine, manquent rarement de citer ce que Molière dit de

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Ils ne remarquent peut-être pas assez que Molière parle du vice et non des vicieux. On a très bien dit : « Aimons les hommes, haïssons l'erreur. »

N'est-il pas bon de nous appliquer à faire en sorte qu'aucune haine contre les personnes ne prenne racine dans nos cœurs ? C'est assez du mépris. Encore faut-il s'assurer que le mépris n'est pas injuste, ce qui arrive souvent lorsqu'il est absolu.—ED. CH.

Le sourire de la mort.—Un pieux vieillard touchait à ses derniers moments. Ses enfants et ses petits-enfants étaient rangés autour de son lit de mort. Il semblait dormir, et à trois reprises un sourire passa sur ses lèvres. Comme il ouvrait les yeux, ses fils lui demandèrent la cause de ce sourire. Le pieux vieillard répondit : « La première fois, toutes les joies de ma vie revinrent à ma pensée, et je ne pus m'empêcher de sourire en songeant que les hommes comptent pour quelque chose des plaisirs de si courte durée. La seconde fois, je me souvins de toutes les souffrances de ma vie, et je me réjouis de penser qu'elles avaient perdu leurs épines, et que la saison des roses commençait. La troisième fois, je pensai à la mort, et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant les hommes craindre cet ange que Dieu nous envoie pour nous délivrer de nos souffrances et nous appeler au bonheur éternel. »

SCHMIDT.

USAGES ET COUTUMES
(Suite)

LA CORRESPONDANCE

Comment doit-on signer ses lettres ?

Une femme qui écrit à des étrangers ou à de simples connaissances signe de l'initiale de son prénom suivie de son nom. Le nom de baptême d'une femme ne doit être connu que de sa famille et de ses amis intimes. Un homme peut signer de son prénom et de son nom. Lorsqu'il écrit à des étrangers, il fait précéder son nom de son titre ou de sa qualité : le comte de L., le général S., le docteur B., etc.

Quel papier doit être employé ? Son plus ou moins d'élégance dépend des ressources que l'on possède. Mais il faut se garder de tomber dans le mauvais goût, comme lorsqu'on se sert de papier allemand, de qualité si inférieur et d'ornementation si criarde, si vulgaire. Le papier anglais est trop lourd, trop glacé. Le papier français, au contraire, répond à toute les exigences ; à double et triple titre, encourageons donc l'industrie de notre pays.

Le format dépend des relations. Pour écrire à un supérieur, on ne prendra pas une feuille de proportions minuscules, ni couleur d'azur. Pour demander un service à un personnage, pour une supplique, une pétition, format assez développé, papier ministre. Dans tous les cas, des enveloppes assorties.

On peut faire porter à son papier ses initiales, son monogramme, ses armoiries (correspondance sérieuse) ; son emblème, sa devise de fantaisie, son prénom, le diminutif de ce prénom, etc., etc., correspondance familière.

On ne doit jamais écrire en travers sur une page déjà couverte de caractères. Cette habitude est à réprouver même pour l'intimité. On impose, ce faisant, une trop pénible fatigue aux yeux qui nous lisent. Il faut ajouter une autre feuille si la première est insuffisante.

Avant de répondre à une lettre, il est bon de la relire. Il serait extrêmement impoli de demander un renseignement déjà donné, de poser une question à laquelle il a été répondu ou au devant de laquelle le correspondant est allé, etc.

Une autre impertinence, c'est d'écrire incorrectement le nom des gens qui ont signé lisiblement ou avec lesquels on est en relations. En ces circonstances, on ne leur donne pas non plus uniquement leur qualité... lorsqu'ils en ont une. Par exemple : "Monsieur le précepteur de" ; il faut "Monsieur un tel, précepteur à.....".

Une pétition se termine :

"Je suis avec respect,
Monsieur le..."

Votre très humble serviteur."

Pour ce cas, l'adresse sous la signature. La date en haut de la page : "Montréal, le....."

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

Le mal d'oreille.—Un moyen bien simple de guérir le mal d'oreille chez les enfants, c'est une pincée de poivre noir mise dans de la ouate de coton imbibée d'huile douce, qu'on place

dans l'oreille de l'enfant. Le soulagement sera immédiat.

Nettoyage des couvertures de laine.—Faites-les tremper dans un bain de savon et de sous-carbonate de soude. Frottez fortement avec une brosse dure ; battez-les et lavez-les ensuite à l'eau claire. Tordez bien pour extraire l'eau. Passez au soufre et peignez-les avec un chardon pour relever et redresser les poils.

Mogen de conserver les couleurs aux flanelles.—Lucy, ma jeune cousine, avait une robe de flanelle bleue, qui avait été charmante, mais que l'usage avait défraîchie. Comme les autres fois, on en parla à ma vieille tante, qui sait toujours se tirer d'embarras. Lavez votre robe à l'eau tiède, avec adjonction d'ammoniaque, nous dit-elle, puis passez-la dans une autre eau tiède, dans laquelle vous avez mis deux verres de bon vinaigre. Vos robes de lainage, rouges ou bleues, reprendront ainsi tout leur éclat et leur fraîcheur. Et Lucy a aujourd'hui une robe véritablement neuve.

Gerçures aux lèvres.—Trempez vos lèvres le plus longtemps possible dans un verre d'eau tiède, lorsqu'elles sont bien ramollies, essuyez-les avec un linge doux et chaud, après cela enduisez-les de pommade camphrée ; au bout d'un quart-d'heure, essuyez-les encore ; passez-y une nouvelle couche de glycérine ; laissez sécher. En renouvelant plusieurs fois cette opération, non seulement on guérira les lèvres malades, mais on obtiendra une peau excessivement unie et aussi rose que si on y avait mis du carmin.

CHOSSES ET AUTRES

—Dans un asile d'aliénés : "Vous voyez ce pauvre garçon. Bien navrant est son histoire. Il était marié ! Sa belle-mère tombe d'un cinquième étage et se tue net. Cinq minutes après, il était fou.... De joie ?"

—L'oncle Thomas est gravement malade. "Je veux le voir, je veux le voir," dit son neveu. "Impossible, monsieur, répond l'agent de la mort ; la moindre émotion peut le tuer roide !" "Raison de plus !" s'écrie le neveu..... égaré par sa douleur.

—Un agent matrimonial engageait un célibataire très raisonnable à épouser un jeune bas bleu. "C'est une nature d'élite, disait-il ; de l'esprit jusqu'au bout des doigts ! elle est femme de lettres." "Eh ! fit l'autre, j'aimerais mieux qu'elle fut femme de ménage." "Elle fait admirablement les verres !" "J'aime mieux qu'elle les rince." "Mais, monsieur, c'est une femme qui ira à la postérité !" "J'aime mieux qu'elle aille au marché."

LE CARACTÈRE D'APRÈS LES ONGLES.—A quelle partie du corps ne s'est-on pas attaqué, quelle partie n'a-t-on pas étudiée pour chercher à deviner le caractère des gens ? Après les bosses du crâne, les lignes de la main, la longueur du nez, voilà qu'on s'en prend aujourd'hui aux ongles des doigts. Les mêmes observateurs assurent, en effet, que les ongles : longs et effilés veulent dire imagination et poésie, amour des arts et paresse ; longs et plats, c'est sagesse, raison et toutes les facultés graves de l'esprit ; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement ; bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité ; ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe, que relle et meurtre ; recourbés en forme de griffes, hypocrisie, méchanceté ; mous, faiblesse de corps et d'esprit ; ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive,

bêtise et libertinage. Jeunes gens à marier, demandez la main, mais regardez les ongles !

L'ÉLEVAGE DES ÉPONGES.—Il existe un ouvrage intitulé l'art d'élever des lapins et de s'en faire trente mille francs de rente. Aujourd'hui, c'est avec les éponges que l'on se propose de faire fortune. L'on sait que ces objets de toilette sont simplement des animaux analogues aux polypes. Un docteur autrichien, professeur à l'université de Gratz, en Styrie, vient de faire une série d'expériences qui donneront sans doute naissance à une industrie nouvelle. Il a imaginé de briser les éponges vivantes et de se servir des morceaux pour enseigner par certains procédés, des endroits convenablement choisis. De très petites parcelles d'éponges ainsi traitées, ont donné en trois ans des éponges magnifiques, et la dépense de l'opération a été des plus modérées. D'après ces essais, la culture de 4,000 éponges n'a coûté que \$45.00 pendant les trois années, y compris l'intérêt du capital engagé. Grâce à la nouvelle invention, on pourrait faire des croisements tout à fait extraordinaires et obtenir des éponges pur sang !

LA PEINE DE MORT.—Dans l'antiquité, et même dans des temps très rapprochés de nous, la peine capitale était appliquée, non comme l'expression de la justice, mais comme un effet de la vengeance publique sur le coupable. Chez les Hébreux, où était établie la loi du talion, la multitude faisait l'office d'exécuteur et lapidait elle-même le coupable. A Sparte, on laissait le criminel mourir de faim et de froid, et on le jetait dans un gouffre. Les Athéniens, dont les mœurs étaient plus douces, se bornaient le plus souvent à faire prendre aux condamnés du poison. A Rome, d'après la loi des Douze Tables, les créanciers pouvaient tuer leur débiteur, et même se partager ses membres. "Que le criminel soit suspendu à l'arbre du malheur et qu'il périsse sous les verges", dit encore cette même loi. Au moyen âge, on inventa mille tortures pour aggraver la mort simple, qui paraît toujours trop douce. On s'ingénia à découvrir de nouveaux instruments de supplice ; on employa les grils, les chevalets, les bûchers ; on coupe les pieds ou les mains, on crève les yeux, on roue, on écartèle, on brûle. Dans plusieurs parties de l'Afrique, on est encore aussi barbare dans l'application de la peine de mort. Dernièrement, dans le Maroc, trois voleurs furent attachés par les bras à une poutre horizontale et livrés aux oiseaux de proie qui assistaient à leur dernier soupir pour se disputer leur chair. Il y a très peu de pays où la peine de mort soit totalement abolie.

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

BANQUE JACQUES-CARTIER

Avis est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI, le PREMIER décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 19 au 30 Novembre inclusivement.

A. DEMARTIGNY.

Directeur, gt.

Montréal, 24 Octobre 1888.

The London Illustrated News (édition américaine) journal illustré, publié à New-York, contenant 12 pages de texte et 10 pages de magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le numéro, 10 cents. S'adresser : Potter Building, Park Row, New-York.

Banque Ville-Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POUR CENT (3½) a été déclaré sur le capital-payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la Banque, à Montréal, SAMEDI le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 21 au 30 Novembre prochain, ces deux jours inclusivement.

Par ordre du Bureau,

U. GARAND,
Cassier.

Montréal, 23 Octobre 1888.

Ne payez donc pas double Prix

EN ACHETANT

A LA SEMAINE



Allez au Magasin Central de Porcelaine et vous achetez à des conditions de paiements très avantageux ou moitié prix pour argent comptant.

N'oubliez pas que je puis vendre ma belle lampe à suspension en cuivre pour \$2.25.

Mes services à souper (44 morceaux) se vendent rapidement.

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthé aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 452.—CHARADE

Si mon Tout fait parfois couler un peu de sang,
Mon Premier très souvent emporte votre ar-
gent.
Voilà, je crois, assez pour que vous devinez.
Pourtant, voici le mot autrement défini :
Si l'on dit à quelqu'un qu'il a mes deux Der-
niers,
On lui donne mon Tout. Cherchez, car j'ai
fini.

No 453.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Obtenir, par la décomposition de la phrase
qui suit, deux mots ayant un sens absolument
contraire :

'BAISSE LE COFFRE

SOLUTIONS :

No 451.—Le mot est : Cloche.

ONT DEVINÉ :

Mlle Joséphine Denault, Valleyfield ; Mlle
A. DeMartigny, Sorel ; Mlle Alice Coté, Ot-
tawa ; Arthur et Xavier, L'Islet ; Mme Fré-
déric Juneau, Mlle C. Rodrigue, Mlle Mary
Bédard, J. Glackemeyer, A. Drolet, fils, J. E.
Fontaine, Jérémie Richard, Québec ; Mlle E.
Roy, Côte-des-Neiges ; Octave Tardy, Hoche-
laga ; Numa Delisle, Lowell ; L. Villemaire,
St-Henri ; Alp. Guérette, Lévis ; L. J. Dion,
Ottawa ; Mlles Anna et Alphonsine Coallier,
O. St Jacques, Améd. Den.. Mlle Clara Que-
neville, Mlle Adélaïde Coallier, Mlle Eugénie
Cinq-Mars, J. A. A. Brodeur, Montréal.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 A 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commer-
ciale et à l'École Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspec-
tive appliquée. Travaux à façon, rédaction et
calligraphie d'adresses, ornements en tous
genres. PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mer-
credi et Vendredi ; Dessin artistique ; Mardi
et Jeudi. Littérature, élocution française, etc.
On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et
de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Tem-
plé, 230, rue Jacques-Cartier, près la rue Ste-
Catherine.

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LÉON

A fait beaucoup de bien dans notre famille
surtout pour notre mère, dont la vie était en
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-
sée ; ma tante seule pouvait prendre soin
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-
Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant
elle est très forte et se porte bien. Elle repose
bien toutes les nuits, bref, elle est complé-
tement changée et a retrouvé toute sa bonne
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :

Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collesfortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

(BATISSERIE DES SOEURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hi-
ver. Vous trouverez à ce magasin
un assortiment des plus com-
plets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur
extra, à 25 cents.

Aux Vieilles Personnes !

Chez les personnes âgées le système nerveux est
affaibli et il est absolument nécessaire de lui don-
ner la force requise. Un de nos écrivains de la pro-
fession médicale des plus en renommée, en parlant
de la domination des rhumatismes chez les vieil-
lards, dit : Les douleurs variées, rhumatismales
ou autres dont se plaignent souvent les vieillards
et qui matériellement troublent leur bien-être ne
sont que la conséquence du mauvais état des nerfs." Cela
parle de soi ; le médicament qu'il faut aux
personnes âgées est un tonique puissant pour les
nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de
flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indi-
gestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Céléri Composé de Paine, ce fameux tonique
pour les nerfs est presque un spécifique pour de
tels désordres de l'économie, et par son grand
pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des
intestins et des reins, il chasse tous les maux
particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles per-
sonnes trouvent que c'est un stimulant énergique
qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bou-
teille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de
8 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la
part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui
bénéficient le Céléri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,

MONTREAL, P. Q.

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

L'ANALYSE SCIENTIFIQUE

A démontré que le JOHNSTON'S FLUID
BEEF contient, sans en excepter un seul,
tous les éléments qui forment la chair et les
os, 50 p. c. de matériel à former les chairs et
13 p. c. de sels minéraux et de phosphates.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,

1652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montréal

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le seul journal fran-
çais du genre en Canada.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicate et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laure nt

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FEUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 1er décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVÉE

(Suite)

LUCIENNE, dont le seul nom, sur cette âme de bronze, cruelle jusqu'au crime, avait tant de pouvoir, qu'il le faisait trembler et pâlir : qu'il le troublait comme trouble à vingt ans un premier amour ! Lucienne, qui avait sauvé Doriat ! Lucienne qui aimait Gauthier Bourreille ! L'aimait-elle vraiment ? N'était-ce pas plutôt la pitié de son cœur de femme qui l'avait poussée vers le jeune homme, en ce sinistre moment où il venait de se prosterner près de son père mort ? Lucienne que Gauthier aimait. Ah ! mais il l'aimait, il l'adorait aussi, lui, Jean de Montmayeur, cette enfant si belle, dont les yeux sombres avaient eu le don de le remuer si profondément ! Il l'aimait et ne voulait pas qu'elle fût à un autre.

Lucienne le connaissait, cet amour. Jean le lui avait écrit, en termes enflammés. Elle n'avait pas répondu. Mais qu'importe ! Depuis longtemps il n'avait pas eu occasion de la voir. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de lui parler. Et cette occasion, il la rencontrait, puisque Lucienne marchait, ne se pressant pas, là, tout près, devant lui, si tranquille dans sa démarche, qu'on eût dit qu'elle voulait le défier, sûre d'elle, de la beauté et de la distinction de son corps ! Dans l'allée des marronniers qui aboutit à la voie ferrée, après qu'on a dépassé le bassin, devant lequel le château élevait son élégante façade. Montmayeur se rapprocha de la jeune fille. Bien que la nuit se fit de plus en plus épaisse, elle ne semblait point presser le pas. Elle ne craignait rien, sans doute, n'ayant pas de ces peurs nerveuses que l'ombre fait naître et qui grandissent avec l'obscurité. Montmayeur la frôlait presque. En étendant le bras, il aurait pu la toucher. Mais il n'osait, maintenant. Deux sentiments luttèrent, en son âme ; tout d'abord, il était timide, parce qu'il aimait véritablement. Timide, oui, malgré ce que cette timidité peut avoir d'in vraisemblable ; timide, lui, l'assassin ! Ensuite, il n'osait, parce qu'il ne savait quel rôle avait joué Lucienne en toute l'affaire de Doriat. Qu'avait-elle fait ? Qu'avait-elle dit ? Qu'avait-elle découvert ? La phrase sanglante, l'avait-elle lue, avec Claudine ? Ou bien, tout ce qu'il rêvait n'était-ce qu'une imagination de son esprit tourmenté ? Il allait le savoir.

Quiconque eût marché côte à côte avec Lucienne et eût pu voir son visage eût, certes, été surpris de sa physionomie et de son allure bizarre. Elle était étrangement pâle. Ses traits

étaient fatigués et comme meurtris. Les yeux brillaient d'une fièvre intense. Elle ne tournait pas la tête, et cependant l'œil glissait sous les paupières et semblait essayer de voir par derrière. L'œil écoutait pour ainsi dire. Evidemment, elle savait qu'on la suivait. Evidemment, elle avait reconnu Montmayeur. Evidemment, elle s'attendait à être accostée, elle s'attendait à ce qu'il lui adressât la parole, elle s'attendait à tout, peut-être même, horreur ! à des paroles d'amour ! Elle était prête à tout écouter, prête à sourire. Enfin, il la rejoignit, marcha sur le même plan pendant quelques secondes, puis se pencha vers elle et dit, à voix basse, si basse qu'il lui sembla, ensuite, qu'il n'avait pas prononcé :

—Mademoiselle Lucienne.

Et comme elle paraissait n'avoir rien remarqué :

—Mademoiselle Lucienne, ne vous effrayez pas si je vous accoste ainsi, et ne m'en veuillez pas si je vous adresse la parole.

enhardi, c'est moi qui vous ai écrit, plusieurs fois.

—Je le sais, monsieur de Montmayeur, car vous avez eu, au moins, avec l'impertinence de m'écrire, la franchise de signer vos lettres.

—Vous m'en gardez rancune.

—Vos lettres ne contenaient rien que de fort respectueux. Ce n'est donc pas de leur contenu que je pourrais vous en vouloir ! Je vous en veux de m'avoir écrit, simplement.

—Que pouvais-je faire, mademoiselle Lucienne, puisque je vous aimais ? Je n'étais pas lié avec votre famille adoptive. Je ne vous voyais que rarement, en guettant l'occasion de vous rencontrer, soit dans les rues de Garches, soit dans la campagne, comme aujourd'hui. Je n'avais aucun point de contact avec vos parents. Et cependant je voulais que vous sachiez que je vous aime. Que devais-je faire ?

—A quoi bon ? A quoi cela me servait-il de connaître votre amour ?

—Parce que je veux me faire aimer de vous.

—Je ne vous aime pas.

—Vous m'aimez peut-être quand vous verrez comme je pense à vous, combien vraiment je vous aime. Je veux mettre à vos pieds mon nom, mes ambitions, mes projets de fortune. Oh ! mademoiselle Lucienne, si vous saviez ce que je veux, ce dont je suis capable, pour vous obtenir, mademoiselle Lucienne, pour un de vos regards triés-doux, pour un de vos sourires qui me rendent fou ! Oh ! ne me désespérez pas, je vous en supplie, soyez bonne.

—Vous laissez espérer serait de ma part une mauvaise action.

—Pourquoi ?

—Parce que j'en aime un autre.

Il eut un brusque mouvement de colère, et sourdement :

—Qui donc ?

—Vous devez bien le savoir, et c'est me faire parler inutilement que de me le demander.

—Qui donc, je vous en supplie ? Dites-le moi !

—Gauthier Bourreille, le fils du fermier assassiné.

—Un enfant !

—Non pas, un homme par la beauté, par la noblesse du caractère et par les qualités de son cœur. Nous sommes fiancés.

—Qu'est-ce que cela prouve ? Vous ne l'épouserez pas.

—Et qui donc m'en empêcherait ? dit-elle avec hauteur.

Et lui, sans émotion apparente, au contraire avec un calme qui terrifie Lu-



Et vous, Lucienne, m'aimez-vous un peu, ou bien vous suis-je indifférent.—Page 27, col. 2.

Lucienne croyait qu'elle allait mourir. Elle continuait de marcher, machinalement. Ses jambes, qu'elle ne sentait plus, allaient l'une devant l'autre sans qu'elle s'en rendit compte. Elle avait fermé les yeux et tout était très noir autour d'elle, mais sous l'ombre même de ses paupières fermées apparaissait la figure de Montmayeur, et dessous cette figure, effrayante et terrible, flamboyait et rougeoyait la phrase de la victime : "C'est Jean de Montmayeur qui m'a assassiné..." Quel courage surhumain lui fallut-il pour répondre :

—Que désirez-vous, monsieur ?

Et sa voix était presque naturelle ! Certes, elle était moins troublée que la voix de Montmayeur ! Ou eût juré presque que Lucienne n'était point émue.

—Mademoiselle Lucienne, dit le misérable,

cienne, répliqua :

—Vous êtes la fille adoptive de Doriat, Doriat est l'assassin de Bourreille. Vous ne pouvez donc pas épouser le fils d'un homme que votre père a tué.

—Mon père est innocent, dit-elle avec énergie.

—Qu'en savez-vous, ma pauvre enfant. Il est innocent. En attendant tout le monde le croit coupable et il est condamné à mort. Vous la fille de ce condamné, vous n'épouserez pas, je le répète, le fils de la victime.

Elle baisse la tête. Elle ne répond rien. Si elle parlait, elle ne serait plus maîtresse d'elle-même. L'horreur, le désespoir, se partagent son âme. Et elle rend grâce à la nuit profonde qui dérobe à Montmayeur les traits décomposés de son visage. Lui croit qu'il l'a convaincue. Puis, il ne

constate aucune révolte en elle. A peine, de temps à autre, un léger tremblement dans sa voix, qu'il attribue à sa timidité de jeune fille. Et une joie immense l'envahit. Elle ne sait rien. Elle ignore son crime ! Alors tout est possible, maintenant. Rien ne l'empêche de se faire aimer. Il la séduira par ses promesses. Il la prendra par la vanité, par la coquetterie, par l'orgueil. Il la prendra par l'amour aussi, car c'est vraiment vrai qu'il l'aime. Et elle lui appartiendra, cette chaste et fière enfant. Non, elle n'aime pas Gauthier Bourreille ! Imaginations de fillette. Elle l'oubliera. Elle aimera Montmayeur. Il le veut. Cela sera. Et Lucienne, recouvrant enfin un peu de sang-froid :

—Vous avez raison, dit-elle ; si vraiment mon père est coupable, et si on l'exécute, je n'épouserai pas Gauthier !

—Lucienne, dans le malheur qui vous frappe, n'oubliez pas que je vous aime. De moi vous pouvez tout obtenir.

Ils firent quelques pas en silence. Lucienne était oppressée. Ainsi elle avait auprès d'elle, elle venait de lier conversation avec le meurtrier du pauvre Bourreille. Elle le connaissait ce meurtrier. Elle l'avait accusé devant la justice souveraine, devant les plus hauts magistrats, devant un ministre ! Que croirait donc un de ceux-là, s'il la rencontrait ainsi qu'elle était en ce moment, par la nuit, côte à côte avec Montmayeur ? N'aurait-il pas le droit de la prendre ou pour une folle, ou pour une infâme, misérable, menteuse et hypocrite ? Montmayeur ne la quittait pas d'un regard obstiné. Il essayait évidemment de descendre jusque dans cette âme qu'il eût voulu toute à lui. Il craignait peut-être encore, par une dernière hésitation, par une dernière prudence, non pas d'être le jouet de la jeune fille, cette pensée ne lui était même pas venue, mais de s'abuser sur elle, de croire à sa parfaite ignorance, alors qu'elle dissimulait ses répulsions, de ne voir enfin que son sourire timide et embarrassé de vierge. Là où il n'y avait qu'une convulsion d'honneur et d'épouvante. Plus il la regardait, plus il se rassurait. Lucienne se possédait admirablement. Il pouvait bien la scruter maintenant. Elle ne craignait plus d'être surprise. Sur ses gardes, elle était prête à toutes les attaques, à toutes les ripostes. Tout à coup, Lucienne s'arrête.

—Monsieur, dit-elle, votre présence me gêne. Il s'incline respectueusement.

—Je vous ai tout à l'heure demandé pardon, dit-il, de vous avoir ainsi accostée.

—Je préfère marcher seule, On peut nous voir.

—Votre honneur est à l'abri de tout soupçon.

—La réputation d'une jeune fille est vite ternie

—Du moins, laissez-moi, en vous éloignant, une espérance ?

—Qu'espérez-vous donc ?

—Je voudrais tant vous revoir.

—C'est impossible, dit-elle dans un premier élan.

—Ne dites pas que c'est impossible, je ne vis que de votre pensée, je n'ai qu'une idée fixe, vous inspirer pour moi l'amour que je ressens pour vous.

Elle ne répondit point. Elle ne voulait pas le décourager. Mais elle avait des haut-le-cœur comme à la vue de quelque être immonde.

—Je vous laisse, dit-il. Toutefois, veuillez m'écouter encore un instant. Je vous aime réellement. Vous devez le comprendre. Je vous aime de toutes mes forces, vous en êtes sûre. Si vous voulez que je me fasse aimer. Si vous croyez que vous pourrez vous-même m'aimer quelque jour, si vous voulez enfin ne pas m'enlever cet espoir auquel je faisais allusion tout à l'heure. Eh bien ! promenez-vous, le soir, avant la nuit, dans l'avenue qui conduit au bois de St Cucufa, vers l'étang. Vous les connaissez bien, ces bois, c'est votre promenade favorite, vous le connaissez aussi l'étang, car, bien souvent je vous y ai surprise rêvant ainsi, moi-même n'étant pas vu, c'est là que j'ai commencé à vous aimer.

—Et pourquoi me promènerais-je dans ces avenues, dit-elle presque morte, appuyant son menton sur ses lèvres et le mordant.

Il n'y voyait rien. L'amour l'aveuglait, le sceptique.

—Moi aussi j'irai tous les jours, je vous y attendrai. Si vous ne voulez pas m'aimer, je ne vous y rencontrerai pas, si vous y venez, c'est que toute espérance ne m'est pas enlevée. Enfin, si je vois à votre corsage une fleur, c'est que vous pensez à moi. Et si, un jour, pendant que je passerai près de vous, cette fleur tombe de votre ceinture, cela voudra dire que vous me permettez de me faire aimer.

Elle réfléchit. C'était si grave ce qu'elle allait répondre. Elle sentait bien que de sa réponse dépendaient sa réputation, son bonheur, sa vie. Elle jouait tout cela sur un mot. Elle ne tremblait pas, pourtant. Si elle jouait sa vie, c'était pour sauver la tête de Doriat, le simple et brave homme, résigner à mourir, là-bas, dans sa cellule de Bourges, comme un mouton qu'on trafique à l'abattoir et qui ne se défend pas. Si elle jouait son bonheur, c'était pour sauver l'honneur de son père adoptif.

—On me rendra justice plus tard, dit-elle, si je réussis. Et si l'on ne me rend pas justice, j'aurai pour moi ma conscience.

Et elle se décida à répondre. D'une voix soude :

—Soit, dit-elle, je ferai ce que vous me proposez !

Et elle s'éloigna rapidement, elle se met à courir, ne voulant ni en dire, ni en entendre davantage. Lui, la regarde partir. Bien vite, elle s'est évanouie dans l'obscurité de la nuit rendue plus profonde par l'épais feuillage des arbres. Un sourire erre sur ses lèvres.

—Elle m'aimera ! se dit-il.

Il pousse un soupir de soulagement.

—Elle n'aimait pas ce Gauthier. Tant mieux, car lorsque l'amour tient au cœur de ces petites filles, c'est le diable pour l'en arracher !

Et il reprend le chemin de la fabrique ne se pressant pas, au contraire de Lucienne, pour ne la point rejoindre et gêner. Elle, de son côté, pâle comme une morte, court toujours. Elle a peur du bruit de ses pas, d'elle-même, de tout. Et elle se dit :

—Mon Dieu ! pour sauver mon père, pour venger le père de mon fiancé, me donnerez-vous le courage de jouer jusqu'au bout cette abominable comédie ?

Elle rentre atterré, chez Marie Doriat. Elle s'enferme presque aussitôt dans sa chambre et pleure silencieusement. Elle est si redoutable, cette tâche qu'elle accepte, que cela l'épouvante. A la fabrique, Montmayeur aussi vient de rentrer. Il est heureux. Il a besoin d'expansion. Il a besoin de faire des confidences. Georges est près du feu et en voyant le sourire aux lèvres de Jean, il l'interroge.

—Qu'est-ce que tu as ? Est-ce que les nouvelles sont meilleures ? A-t-on enfin repoussé les Allemands ? Les a-t-on arrêtés dans leur marche sur Paris ?

—Comment veux-tu qu'on les arrête ? Il n'y a plus d'armée !

—Alors, pourquoi sembles-tu si content ?

—Je vais te le dire, je suis amoureux.

—Toi !

—Moi. Qu'y a-t-il de si extraordinaire ?

—Je ne te croyais pas si tendre. Et tu es aimé ?

—Pas encore. Mais je le serai. J'en suis sûr.

—Puis-je savoir qui tu aimes, dit le malade d'un ton plein d'une ironie cruelle, puis-je savoir quelle femme a fait la conquête de ton cœur si loyal ?

—Plus tard ! plus tard !

La vieille mère était dans la salle à manger, où avait lieu cette conversation. Accroupie, noire et ridée, dans un coin, sur un tabouret, le menton sur les genoux, elle écoutait d'une oreille distraite, ce que disaient les deux frères. Cela ne l'intéressait pas. Une seule chose avait allumé un éclair rapide dans ses yeux noirs comme du charbon. Elle demanda à Jean :

—Ainsi, les Prussiens marchent sur Paris ?

—Oui.

—Où sont-ils maintenant ?

—Ils ont dépassé Reims.

—Alors, nous les verrons bientôt.

—Oui.

—Bon, dit-elle en hochant la tête.

Les deux frères la regardent, surpris, mais elle n'ajoute rien et rentre dans son mutisme. Elle ferme les yeux. On dirait qu'elle dort. Les jours se passent. Les armées allemandes entourent Paris. Tous les jours la vieille interroge ses fils :

—En a-t-on vu ?

—Pas encore. Demain sans doute, au plus tard.

Des paysans qui fuient l'invasion, qui préfèrent s'enfermer dans Paris, affluent de toutes parts. Le cercle des Allemands étroit la grande ville. On est au 19 septembre. Des bandes de compagnies franches parcourent hardiment les campagnes afin d'inquiéter l'ennemi et d'empêcher son ravitaillement. Au milieu de ce désarroi, au milieu des menaces quotidiennes de catastrophes imminentes, alors que tout le monde a la fièvre et qu'une unique pensée, la France, est au cœur de tous les Français, Lucienne et Montmayeur songent, la première à sa vengeance le second à son amour. Et la vieille Montmayeur semble plus gaie. Ses yeux brillent étrangement. Elle ne tient plus en place. Elle n'avait pas revu d'Allemands depuis Bazeille. Elle murmure dans ses dents noires.

—Enfin les voilà, ils viennent, je les ai près de moi.

Et elle rit la vieille, elle rit. On dirait qu'elle retrouve des compagnons perdus depuis longtemps et qu'elle désespérait de revoir. Et les deux frères murmurent, ennuyés :

—Elle est folle, tout à fait folle, ma foi !

Lucienne n'est pas allée dans l'avenue du bois depuis que Jean le lui a demandé. C'est le premier pas qu'elle ferait dans l'abomination de ce détestable amour. Elle n'ose. Montmayeur, au contraire, s'y rend tous les jours. Il est patient. —Elle viendra, se dit-il. Elle hésite, voilà tout !

Et il attend. Un jour, tout en haut de la route, arrivant sur lui, il croit reconnaître Lucienne. Son cœur bat. Est-ce bien elle ? Ses yeux ne le trompent-ils pas ? Il regarde. Troublé, il ne voit plus. C'est elle. Elle s'approche. L'émotion de Montmayeur est profonde.

—Je me croyais plus fort, dit-il avec mépris.

Elle passe, non point de son côté, mais de l'autre. Elle ne semble pas l'avoir aperçu, car elle ne le regarde pas. Cependant il est heureux, parce qu'elle est venue.

—Elle reviendra, se dit-il, et je verrai la fleur tomber de son corsage !

Il retourne à la fabrique, croisant sur sa route des groupes de soldats prussiens qui vont en corvée. Garches est occupé par les Allemands depuis quelques jours. L'ennemi est forcé de se tenir à distance des canons du Mont-Valérien, mais il a devant lui, découvert et sans forts, une étendue de onze kilomètres, du Mont-Valérien à Saint-Denis. Tout le long de cet espace il tient des positions importantes, les unes comme Garches et Saint-Cloud fermant l'entrée de la presque île de Gennevilliers, les autres, comme les hauteurs de Sannois, d'Orgemont et de Montmorency, dominant directement le passage de la Seine et la plaine située au delà. De ce côté, la chaîne des hauteurs occupées par les Allemands court de la Seine, à la Seine, par Montretout, Burzeval et la Jonchère. C'est là que se livreront, pendant le sanglant hiver qui commence, des combats meurtriers pour briser le cercle de fer qui entoure la grande ville isolée. Déjà les combats ont commencé. Depuis longtemps la fusillade a déchiré l'air de ses crépitements, autour de Garches, de Saint-Cloud et de Sèvres ; les avant-postes et les reconnaissances se sont rencontrés et ont échangé des coups de fusils. Mais ce jour-là, à la fusillade des éclaireurs et des bandes aventurées en enfants perdus, avaient succédé les sourdes détonations de l'artillerie.

En rentrant à la fabrique, depuis longtemps sans ouvrage et où s'était établi un poste d'une quinzaine d'hommes, destiné à surveiller la vallée de Saint-Cucufa, Montmayeur entendait les détonations qui éclataient vers Châtillon où les régiments du 14^e corps essayaient de forcer la ligne d'investissement. Quelle que fût sa confiance dans le résultat de ses inventions futures,

la fabrique de produits chimiques, son unique propriété, était en somme son gagne-pain. Et il n'avait pas voulu la laisser au pillage des ennemis qui, par système, dévastaient et brûlaient les maisons abandonnées par leurs locataires. La vieille mère n'avait rien dit lorsque des Prussiens étaient venus s'installer auprès d'elle dans le foyer de ses fils. Quand ils étaient entrés pour la première fois, criant haut, déposant leurs fusils, leurs sacs dans un coin, se défaisant de leurs casques à pointes et se coiffant tout de suite de leurs casquettes noires sans visière, à large bordure rouge ; quand elle avait entendu sur le plancher le talon de leurs bottes et gronder autour d'elle cette langue rude dont elle se rappelait les sinistres hurrahs mêlés aux égorgements de Bazailles, quand elle avait senti enfin flotter dans la salle à manger cette odeur de cuir, de lard, de sueur et de cirage, elle avait eu un petit, très léger frémissement du bout des doigts. Et c'était été là toute son émotion. Elle n'avait seulement pas tourné la tête ! Le malade, lui, s'était levé et était remonté dans sa chambre. Elle avait voulu rester au coin du feu.

—La vieille est sourde, dit un sergent qui parlait français.

Et il la toucha sur l'épaule avec curiosité, sans ruse. Elle ne se retourna pas encore. Un soldat la poussa en riant, disant :

—*Gutentag, niama, gutentag, meine mutter.*

Alors, elle leva un peu la tête et ses yeux étrangement noirs rencontrèrent le regard de l'Allemand. Quelle expression contenait ce regard ? Le soldat recula, un peu surpris. Et le sergent dit, en allemand cette fois :

—C'est peut-être une folle, il faut la laisser tranquille !

Pendant qu'ils s'installaient, Mme de Montmayeur examinait obstinément les fusils rangés le long du mur et les cartouchières, auprès de la croisée, et les havre-sacs de toile blanche qui contenaient aussi des cartouches. Puis, comme elle craignait sans doute d'être surprise dans cet examen, elle baissa de nouveau la tête. Cette fois elle ne bougea plus. Elle semblait dormir.

Le lendemain, Jean de Montmayeur sortit et se rendit dans les bois de Saint-Cucufa. Il n'y vit point Lucienne. Seulement les environs des bois devenaient inabornables. Les Allemands les fortifiaient et empêchaient les habitants de Garches de s'aventurer au loin. Il restreignit ses promenades à la route de Garches qui, partant de l'emplacement où se trouve la gare actuelle, filait le long du parc. Le troisième jour Lucienne ne y vint. Elle était très pâle. Elle essaya de regard r Montmayeur, mais son regard se troubla vite. Le lendemain, elle reparut encore. Montmayeur, toujours, était là, guettant la jeune fille, comme un vautour guette sa proie. Cette fois elle avait une fleur à sa ceinture. Mais la fleur ne se détacha point.

—Elle me fait languir, murmura le misérable, ça m'est égal, puisque je suis certain du succès.

Il ne se trompait pas. Un jour se passe encore. Le soir il la voit plus pâle que jamais, les traits si fatigués qu'on jurerait qu'elle est malade ; une fleur encore est à sa ceinture. Elle vient, auprès de Montmayeur, et sans même relever sur lui la tête, elle jette la fleur, nonchalamment, sur le sol, à ses pieds. Ce jour-là, on entend la canonnade plus près encore que la première fois, entremêlée de feux de mousqueterie. On se bat à Villejuif. Montmayeur a ramassé la fleur qui gisait. Il l'a portée à ses lèvres. La jeune fille était déjà passée et ne pouvait le voir. Cette petite fleur rouge, un peu flétrie déjà et qui comme presque toutes celles d'automne n'avait aucun parfum, Jean la contemple longuement.

—C'est un gage se dit-il, c'est une promesse, mais cette promesse, il faut qu'elle soit tenue ?

Et, chose bizarre, il s'abîme peu à peu en une rêverie. Cette couleur rouge évoque en son esprit un souvenir sanglant. Il aperçoit Bourreille, la tête fracassée, baignée dans une mare de sang, il aperçoit la phrase sanglante inscrite à la muraille ; un long frémissement agite ses doigts ; il vient de croire tout à coup, l'espace d'une seconde, que cette fleur, pourtant bien inoffensive, avait été trempée dans le sang de Bourreille. Et

il la laissa échapper avec horreur. Cela est irraisonné, chez lui instinctif. Et aussitôt il se met à rire. Il secoue la tête :

—Allons, bon, dit-il, est-ce que l'amour me rendrait bête ?

Il ramasse la fleur, la met dans son portefeuille et chasse les idées qui flottent par le cerveau. Lorsqu'il rentre, il trouve les Allemands installés chez lui, furieux. Ils le saisissent, le maltraitent, le conduisent jusqu'à leur officier, un tout jeune lieutenant imberbe et blond, aux yeux bleus. Montmayeur finit par comprendre qu'un fusil a été volé aux soldats du poste, un fusil à aiguille et deux paquets de cartouches. Il se défend. On fouille la maison. On le garde prisonnier jusqu'au soir. Finalement on ne trouve rien. Il est remis en liberté. Quand il rentre au logis, la vieille se contente de lui dire :

—Ils ne t'ont pas gardé ? Je parie qu'ils l'ont retrouvé leur fusil.

—Non.

Tout à coup, Jean s'approche de sa mère et plonge son regard dans celui de la vieille.

—Ce n'est pas toi, par hasard, qui as dérobé ce fusil ?

Mme de Montmayeur se met à rire, d'un rire qui grelotte, et elle hausse les épaules.

—Quelle pensée : Tu es donc fou ! Et que veux-tu que j'en fasse ? Est-ce que je saurais seulement m'en servir ?

—C'est vrai, au fait, je suis fou ! murmura Jean.

Et il ne pensa plus à cet incident. Il revit Lucienne le lendemain. Il put lui parler. Ils restèrent ensemble cinq minutes. L'endroit où ils se rencontrèrent était à l'écart, dans la vallée, non loin de la fabrique. Cependant, ils furent aperçus. Des paysans de Garches les surprirent. Tous les jours ils se virent ainsi. Montmayeur lui parlait d'amour. Horrible supplice auquel elle s'était condamnée ; elle ne se défendait plus ; elle le laissait parler. Il fallait qu'elle entendit tout ce qu'il disait. Et il était de jour en jour plus éperdument épris. C'était ordinairement dans un petit bois qui se trouve en face du cimetière, non loin de la route qui redescend à Garches et retrouve l'avenue conduisant à Saint-Cloud, qu'ils se donnaient rendez-vous. Ils choisissaient, d'un commun accord, le soir, à la tombée de la nuit. Il la devançait. Souvent, pendant le trajet, elle s'arrêtait, voulant rétrograder, à bout de forces. Puis la pensée de Doriat la retenait. Chaque jour écoulé enlevait au pauvre homme une chance de liberté, lui enlevait une large part de la courte vie qui lui restait. Et cela lui rendait du courage. Elle reprenait son chemin. Elle courait même, s'efforçant de ne plus penser. Et quand elle arrivait, Montmayeur se précipitait sur les mains de la jeune fille, les embrassaient, l'attirait dans l'ombre mystérieuse des grands arbres et sans lui rendre sa liberté, retenant ses doigts, il disait :

—Comme je vous aime ! Moi qui croyais que je n'aimerais jamais ! Que c'est drôle la vie ! Les femmes, mêmes les jeunes filles, m'avaient toujours causé de la répulsion, une répulsion qui m'était inspiré autant par le mépris que par la terreur. Le malheur et l'impuissance du caractère viennent d'elles si souvent que je m'étais bien promis de ne pas embarrasser ma vie d'un amour. Comme on tient ses promesses. Comme l'amour déjoue les calculs !

—Alors vous êtes malheureux de m'aimer ?

—Que non pas ! Je n'ai plus qu'un seul désir, c'est de vous avoir à moi tout à fait.

—Comme vous allez vite ! dit la pauvrete, essayant de sourire.

—C'est que, si je n'ai plus qu'un seul désir, je n'ai plus qu'une crainte.

—Laquelle ? Que pouvez-vous redouter ?

—Je tremble que de ces rendez-vous, qui deviennent mon unique préoccupation, qui peu à peu remplissent ma vie, ne soient rendus difficiles lorsqu'on les connaît, et on les connaît quelque jour.

—Oh ! qu'à cela ne tienne, aux obstacles que vous trouvez sur le chemin de votre amour, je verrai bien si vous m'aimez réellement.

—Et t vous, Lucienne, m'aimez-vous un peu, ou bien vous suis-je indifférent ?

Elle répondit en tremblant de tous ses membres :

—Si vous m'étiez indifférent serais-je ici ?

—C'est éluder ma question, Lucienne, soyez franche.

—L'amour ne vient pas toujours brusquement.

—Ce qui veut dire que je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour, et que vous ne m'aimez pas.

—Vous avez fait, au contraire, un grand progrès, car si je ne vous aime pas encore, je suis, du moins, toute disposée à vous aimer, si vous restez comme je vous vois, tendre et attentif.

—Je ferai tout ce qu'il faudra pour vous mériter.

Lorsque Lucienne entra, ce soir-là, elle trouva sa mère gênée devant elle et qui la regardait avec tristesse et inquiétude. Cependant Marie Doriat ne lui dit rien. Deux jours après, nouveau rendez-vous de Lucienne avec Montmayeur. En le quittant la jeune fille crut apercevoir au loin, sur la route, dans la nuit qui déjà descendait, une femme qui se hâtait vers Garches et dont il lui sembla reconnaître la tournure. Son cœur s'arrêta de battre.

—On dirait ma mère !

Comme elle y avait songé à cette échéance fatale où Marie Doriat apprendrait ses relations avec Montmayeur et lui en parlerait ! Cela devait arriver. Cela arriverait ! Elle regarda attentivement. Peut-être se trompait-elle, après tout, peut-être n'était-ce pas sa mère ! Ou bien, si c'était Marie, qu'est-ce que cela prouvait ? Ne pouvait-elle avoir eu quelque course à faire de ce côté-là ? Qu'est-ce qui prouvait, en somme, qu'elle fût venue pour Lucienne, soupçonnant ses rendez-vous et pour s'assurer par elle-même, qu'on ne lui avait point menti ? Son trouble était grand lorsqu'elle se retrouva en présence de Marie. La pauvre femme évitant de rencontrer son regard. Pendant tout le dîner elle ne dit pas un mot. Seulement, de temps à autre, ses yeux s'emplissaient de larmes. Et elle se détournait pour les essuyer furtivement se hâtant d'aller en quelque coin, sous prétexte d'y ranger une pile d'assiettes ou de remettre des couverts dans un tiroir.

—Ce ne peut être moi qui suis la cause de ses larmes, pensa Lucienne.

Et à la fin n'y tenant plus elle demanda :

—Mère, qu'avez-vous ?

Marie fut longtemps sans répondre. A la fin, décidée :

—Tu dois le savoir mon enfant.

—Non.

—Cherche bien.

—Vous pensez à mon père.

—Oui, Lucienne, je pense à lui tous les jours et à toutes les heures du jour, et bien souvent cela me fait verser des larmes, des larmes que je te cache. Cependant, ce n'est pas à lui que je pensais tout à l'heure, lorsque tu m'as surpris m'essuyant les yeux.

—A quoi donc ?

—A toi.

—Et comment puis-je vous être un sujet de douleur ?

—Je crains que tu ne te perdes, ma chère enfant.

Lucienne aurait bien voulu jouer le rôle de celle qui ne comprenait pas ; mais sa mère adoptive l'attira doucement auprès d'elle, s'assit sur une chaise près de la fenêtre et la fit asseoir sur ses genoux. Lucienne étonnée, craintive plutôt, résistait un peu.

—Pourquoi ne veux-tu pas venir sur mes genoux ? Laisse-moi te prendre comme autrefois lorsque tu étais petite. Tu aimais tant rester ainsi sur moi. Tu disputais cette place à mes fils et elle te restait, car, bien que tu ne sois que ma fille d'adoption, cela ne t'a pas empêché d'être de tout temps la préférée, la plus gâtée, par mon pauvre mari, par moi, par Henri et Pascal eux-mêmes qui, au lieu de montrer de la jalousie, te caressaient à qui mieux mieux. Viens, mon enfant, sur les genoux de ta mère qui t'aime, serre-toi contre son cœur bien fort, bien tendrement. Tu n'en trouveras jamais de plus chaud et qui te sois plus dévoué. Reste donc sur mes genoux, comme autrefois, passe tes bras autour de mon cou et embrasse-moi.

—Oh ! mère, mère chérie, que je vous aime !
 —Tu m'aimes, n'est-ce pas ?
 —En don ez-vous ?
 —Tu ne voudrais pas qu'il m'arrivât de la peine ?
 —Je donnerais ma vie pour vous épargner un chagrin.
 —J'en suis certaine. Eh bien, en ce cas, réponds moi.
 —Que faut-il que je vous dise ?
 —Il y a, depuis quelque temps, quelque chose de changé dans ton existence.
 —Non ma mère.
 —Ne mens pas tu ne m'as jamais menti, quand tu étais toute petite. Eh bien figure toi que tu redeviens petite pour un instant, que tu joues à la poupée, que tu sautes à la corde, fais-moi tes confidences et ouvre moi ton cœur.
 —Je vous assure, mère, que vous vous trompez.
 Marie laisse échapper un profond soupir. Elle n'avait plus le cœur de son enfant, puisque son enfant mentait.
 —Tu vois bien, cependant, que je sais quelque chose. Je préférerais t'interroger, provoquer ton aveu, cela valait mieux, car de cette façon tu n'encourais pas mes reproches. Tandis qu'au contraire voilà que tu continues de nier.
 —Mère, je ne sais pas de quoi il s'agit, dit-elle les yeux baissés, obstinée dans son mensonge.
 —Ta conscience ne te reproche-t-elle rien ?
 —Rien, mère.
 —Ta conduite est-elle aussi bonne qu'autrefois ?
 —Aussi bonne, mère.
 —Pourrais-tu me regarder sans rougir ?
 —Sans rougir, car je n'ai rien à me reprocher, mère.
 —Regarde-moi donc, mon enfant.
 Lucienne fixa sur Marie Doriat ses beaux yeux limpides ; aucune timidité n'était à ses yeux, aucune rougeur à son front, seulement dans son regard une immense tristesse. Marie semblait désorientée.
 —Lucienne, ta conduite n'est plus, pourtant, ce qu'elle était autrefois. Si je ne le savais par moi-même, tu pourrais prétendre que ce sont des calomnies. Tu as des rendez-vous.
 —Oui, mère.
 —Tu vois bien. Tu n'oses plus dire non, maintenant que je précise, tu as des rendez-vous, presque tous les jours, avec un des Montmayeur. Ces rendez-vous se donnent hors de Garches, dans le petit bois près du cimetière.
 —Cela est vrai ma mère.
 —Elle avoue ! Elle avoue ! Et tu ne te défends pas !
 —Non, mère, puisque c'est la vérité.
 —Mon Dieu, mon Dieu, que me dit-elle là. Je n'ose comprendre. Ainsi, malheureuse, tu aimes cet homme ?
 —Je ne sais pas si je l'aime ; mais qu'avez-vous à lui reprocher ?
 —Rien que l'on sache, bien que j'aie toujours eu, sans raison, de la répulsion pour lui.
 —Alors...
 —Mais Gauthier, Gauthier, malheureuse ! Gauthier que tu aimais, Gauthier qui t'aime. Tu as donc tout oublié.
 —Je n'ai rien oublié, mère.
 —Tu ne l'aimes donc plus, lui, si bon, si doux, si tendre.
 Elle eut le courage de dire, torturée par d'atroces angoisses :
 —Je crois que je me suis trompée sur l'état de mon cœur, et que je ne l'aimais que comme un camarade d'enfance, et cela est fort heureux, mère car je ne pourrais pas l'épouser.
 Marie Doriat comprit l'allusion et resta interdite. Elle considéra Lucienne avec terreur. Il y avait en la jeune fille quelque chose qui lui échappait, un mystère insaisissable. Elle avait les bras autour de sa taille. Elle les retira. Lucienne avait les bras autour de son cou. Marie se dégagea. Elle la repoussa peu à peu. Lucienne se retrouva debout, devant sa mère, devenue sévère et froide.
 —Lucienne, qui t'a changée ainsi ?
 —Je ne suis pas changée, mère, dit la pauvre

filie, à bout de forces et les yeux pleins de larmes.
 —Je veux que tu me dises tout.
 —Vous n'ignorez plus rien.
 —Peut-être. Jean de Montmayeur te perdra.
 Malgré elle, en dépit de ses résolutions si douloureuses, la fierté de Lucienne se révolta. Elle eut un cri superbe de passion outragée et les yeux flamboyants :
 —Mère, vous m'insultez ! mère, vous blasphémiez !
 —C'est le sort de toutes les jeunes filles qui perdent toute pudeur et toute retenue, de toutes celles qui se cachent de leurs parents pour accepter en secret des rendez-vous amoureux. Oh ! ma pauvre Lucienne, ma pauvre Lucienne, est-ce donc de pareilles exemples que nous t'avons donnés ? Sur qui prends-tu modèle ? Est-ce bien toi, ma Lucienne ? Je ne te connais plus, car tu ne peux nier ces rendez-vous. C'est le bruit public. Et moi-même je t'ai vue, comme tout le monde. Ma fille, mon enfant, laisse-moi croire que c'est un moment d'égarément, dis-moi que tu as été folle, que tu te repens, que tu ne le feras plus, que tu ne me quitteras plus désormais, que tu ne mentiras plus. Je t'en supplie, ne me laisse pas sur le cœur de pareils soupçons, ne me laisse pas surtout de pareilles inquiétudes. Je ne le mérite pas. Epargne moi. Souviens-toi de ma tendresse, de mon amour maternel, des soins dont j'ai entouré ton enfance, ne me fais pas mourir de honte. J'ai bien assez de chagrin immérité comme cela, c'est plus que je n'en pourrais supporter.
 Lucienne ne répondit rien.
 —Eh quoi ! tu ne dis rien ! que penses-tu ?
 Toujours elle gardait un silence obstiné.
 —Lucienne ! Lucienne ! ma fille chérie. As-tu à te plaindre de nous ? Est-ce que, sans y prendre garde, je t'aurais blessée, froissée ? C'est bien possible, après tout. J'ai la tête perdue depuis quelque temps, depuis tous ces malheurs, et s'il m'est échappé des duretés, ce n'est pas ma faute, il ne faut point m'en tenir rancune. Lucienne, parle donc, dis donc un mot, que je sache, du moins, ce que tu veux, ce que tu penses !
 Rien. Le même silence farouche. Mais, à présent, Lucienne fermait les yeux, et se mordait les lèvres qu'elle ensanglantait, pour ne pas éclater en sanglots. Non, elle ne répondrait pas. Elle veut garder le secret que sa sœur Claudine partage seule avec elle. Ni Marie Doriat, ni les deux frères, ni Gauthier, personne ne saura rien. Le dire à l'un, c'est prendre tous les autres pour confidents. C'est mettre son secret à la merci d'un hasard. Confier ce secret à sa famille d'adoption, à son fiancé, c'est empêcher leur colère, leur désespoir, leurs reproches, c'est les empêcher de flétrir sa conduite, de la couvrir de réprobation, de la maudire.
 Et Montmayeur pourrait s'en étonner et concevoir des craintes, peut-être des soupçons, douter de la sincérité... rester sur ses gardes... déjouer sa ruse par une autre ruse ! Et ce serait compromettre ainsi le succès de sa sublime comédie ! Non, elle souffrirait mille morts ! Ce serait un supplice atroce. Elle était résolue à tout supporter, jusqu'à ce que ses forces en fussent épuisées. Elle se tairait. Elle le voulait. Cela serait ainsi. Et d'une voix brisée, elle répond à Marie Doriat :
 —Je ne mérite pas vos reproches. Je ne suis pas coupable.
 —Tu ne te excuses pas ?
 —Non, puisque je n'ai pas commis de faute.
 —Veux-tu me promettre de ne plus revoir cet homme !
 —Je ne le puis.
 —Pourquoi ?
 —Vous le saurez plus tard. Je vous en supplie à mon tour, ma mère, ne m'interrogez pas.
 —C'est mon droit, c'est mon devoir.
 —Je ne vous apprendrai rien de plus.
 —Tu me trompes.
 —Mère, ne me jugez pas sur des apparences.
 —Si tu nous déshonores, si tu revois Montmayeur, si le malheur que je prévois arrive, si tu deviens son bien, sa chose, Lucienne, écoute-moi, tu ne me reverras plus. Nous deviendrons des étrangers pour toi. Tu ne remettras plus les pieds dans cette maison.

—Il sera fait selon votre volonté, ma mère.
 Malgré elle, ses larmes coulaient, cette fois. C'était la première fois qu'elle entendait d'aussi dures paroles. On menaçait de la chasser, elle, l'enfant chérie !
 Marie Doriat ne pouvait comprendre les tragiques impressions qui remplissaient cette âme. Elle avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour la retenir sur ce qu'elle croyait être la pente glissante de la chute où elle la voyait rouler. Elle ne l'avait pu. Elle n'insista pas.
 —Souviens-toi de ce que j'ai dit, fit-elle seulement. Jusqu'aujourd'hui, tu ne nous as donné que des joies. En t'adoptant, en te traitant comme notre propre fille, nous avons fait plus que notre devoir. Ne nous en fais pas repentir. Dieu te punirait.
 Elle sortit sur ce mot. A peine était-elle dehors, que Lucienne tombait, anéantie sur le plancher, abîmée par cette lutte, se tordant en convulsions, laissant échapper des sanglots nerveux qu'elle essayait vainement d'étouffer en mâchant son mouchoir.
 —Tant souffrir, murmurait-elle, et n'en être qu'au début de la lutte. Que sera-ce à la fin ?
 Et vaincue, elle perdit connaissance. Si Marie Doriat était rentrée, elle l'aurait trouvée étendue, évanouie, sans mouvement. Peut-être alors se fût-elle repentie de sa sévérité. Mais elle ne reentra pas.
 II
 Lorsque l'on sut, à Garches, que les armées ennemies s'avançaient vers Paris, la plupart des jeunes gens que n'avaient pas atteints les lois militaires partirent les uns dans l'armée active, les autres dans les compagnies franches qui se formaient de tous côtés, dans tous les alentours de la capitale. Gauthier s'était engagé, des premiers, dans un bataillon de francs-tireurs qui opéraient aux alentours et qui souvent, vers Reuil et la Malmaison, inquiétaient les avant-postes des Allemands. Pascal et Henri Doriat avaient été rachetés jadis par leur père qui avait fourni des remplaçants et, ne faisant point partie de la garde mobile, ils auraient pu rester à Garches et y attendre la fin de la tempête. Un instant ils y avaient songé. Non qu'ils fussent lâches, ils étaient prêts à verser leur sang pour la patrie, grands, robustes, c'étaient deux beaux gars qui eussent fait de magnifiques soldats. Mais s'ils hésitèrent, ce fut parce qu'ils craignaient d'abandonner leur mère au milieu de son cruel chagrin, en proie au désespoir mortel que lui causait la condamnation du père. Que deviendrait-elle, toute seule, parmi les Allemands qui occupaient Garches ? Et ils virent partir les autres les larmes aux yeux. Marie Doriat n'avait pas tardé à comprendre leur silence, leur tristesse.
 —Mes enfants, leur dit-elle un jour, dans le deuil que nous traversons, moi, je ne compte pas. Il faut faire votre devoir.
 —Que deviendras-tu, si nous partons ?
 —Ce que Dieu voudra.
 Le lendemain même ils avaient quitté Garches. Mais en embrassant leur mère et Lucienne, ils dirent :
 —Nous n'allons pas loin et nous vous reverrons toutes les deux.
 —Ce serait vous exposer à des dangers inutiles. Oubliez votre mère, mes enfants, pour ne penser qu'à l'autre, à celle à qui vous devez votre vie, à la France.
 —Ce sera servir la France, mère, que d'essayer de te revoir, car nous ne partirons jamais de Garches sans remporter sur l'ennemi des renseignements précieux pour les assiégés.
 —Penez garde, mes enfants, prenez garde.
 —Etre prudent, ce n'est pas être lâche. Compte sur nous.
 —Adieu donc et que Dieu vous protège !
 —Adieu, mère, nous allons rejoindre Gauthier. S'il a, en dépit de ce qu'il prétend, des doutes sur la culpabilité de notre père, il verra du moins que les fils sont braves et ne ménagent pas leur peau.
 Les jours s'étaient passés. Marie Doriat n'avait pas revu ses fils. L'investissement était complet. Les Prussiens encombraient les alentours.